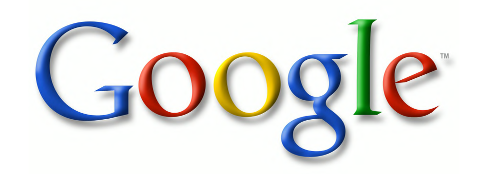
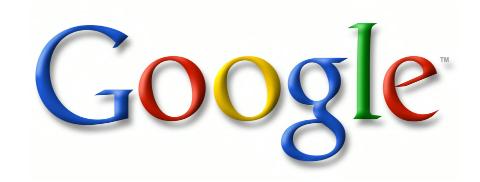




FERNAND HIBBERT

SCENES DE LA VIE HAITIENNE

ROMULUS

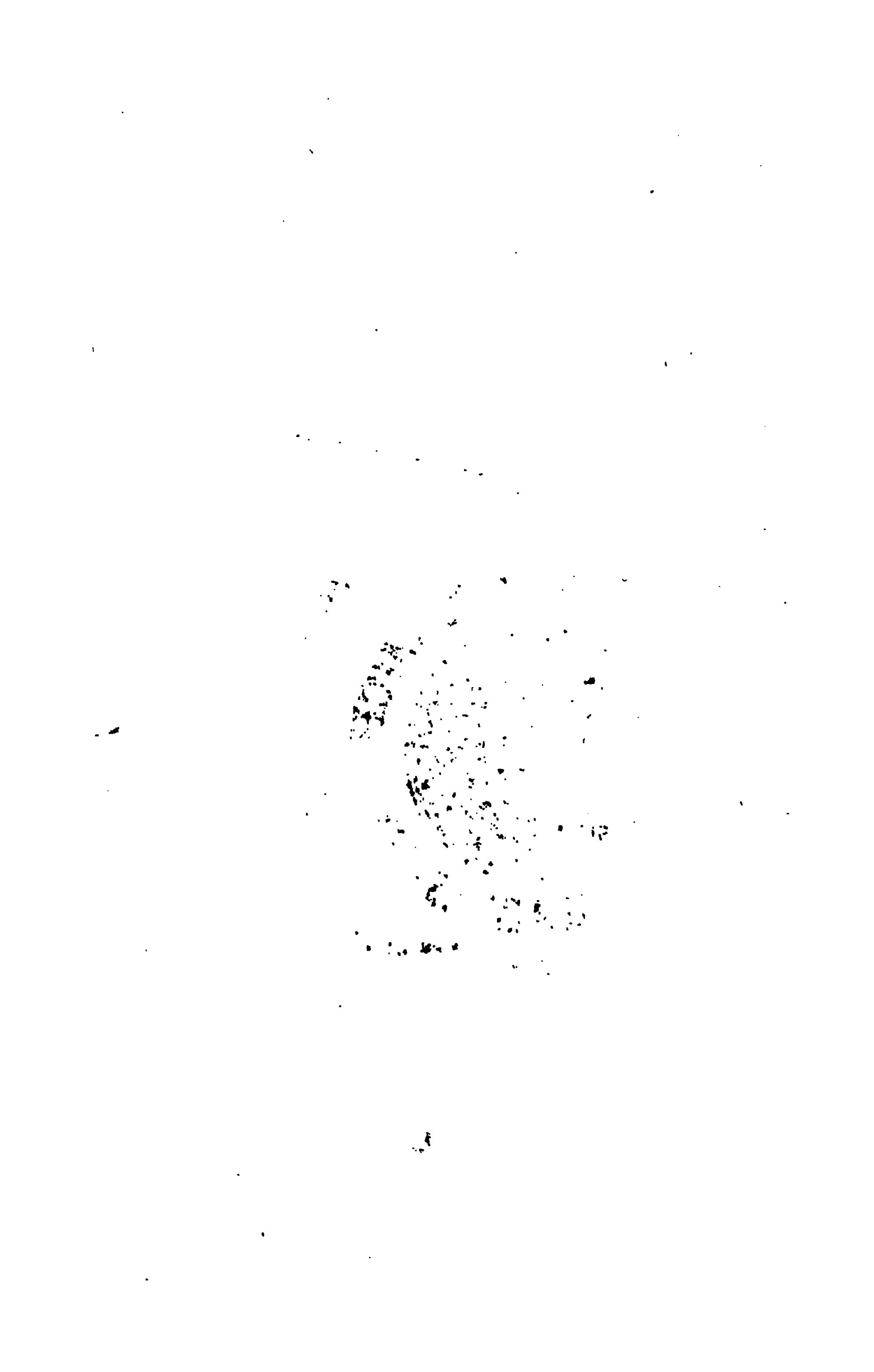


PORT-AU-PRINCE
IMPRIMERIE DE L'ABEILLE, RUE ROUX.

1908

(Reproduction)
Les Editions Fardin
17, Fontamara, 17
Port-au-Prince, Haïti.


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817



ROMULUS

DU MÊME AUTEUR

SCÈNES DE LA VIE HAITIENNE

FERNAND HIBBERT

SCÈNES DE LA VIE HAITIENNE

ROMULUS



PORT-AU-PRINCE
IMPRIMERIE DE L'ABEILLE, RUE ROUX.

1908

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

ROMULUS



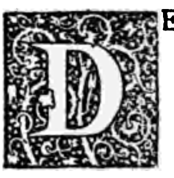
N ce temps-là, Miragoâne était une petite ville prospère et vivante. Les vieillards étaient affables, les femmes enjouées et les jeunes gens débordant de fantaisie. A quelque heure du jour qu'on passât dans la Grand'Rue et dans la Rue du Bord-de-Mer ou bien par les ruelles transversales coupant l'artère susdite, on eût pu entendre des voix plus ou moins fraiches de jeunes ou de vieilles demoiselles chantant des romances — ou plutôt une romance : le *Rappelle-toi* de Musset !

Sur l'Ilet, dans le voisinage des cafés-billards et des magasins de comestibles, les messieurs importants de la petite ville, c'est-à-dire les fonctionnaires publics en charge et les citoyens qui aspiraient à les remplacer, se donnaient rendez-vous chez le chapelier Sylla, ancien chef des mouvements du Port, à ce moment « cafetier ». Et là, en face de la mer étincelante et bleue, sous le souffle bienfaisant de la brise fidèle, les « audiences », toujours les mêmes, recommençaient.

Ah ! oui, si jamais en un coin de la terre bénie, le bonheur s'est trouvé répandu sur une portion du troupeau humain, ce fut bien sur la Miragoâne

du commencement de l'an 1883. Elle était toute pimpante de fraicheur et d'illusion, la petite ville. On bâtissait avec entrain, des halles s'élevaient de droite et de gauche, des jeunes gens se fiançaient ou se chamaillaient avec le curé. Quant au carnaval, sans se rapprocher précisément de celui de Venise ou de Florence, il était cependant des plus sémillants. Les autorités fraternisaient avec la population. Le commandant de la place n'était point Miragoânais, c'est vrai, mais en revanche, le Commissaire de Police, M. le Général Romulus Joseph, était bien fils de la cité. Miragoâne était fière de Romulus et Romulus s'enorgueillissait de Miragoâne. Ils étaient faits l'un pour l'autre. Aussi depuis que Romulus a cessé d'exister, Miragoâne n'est plus Miragoâne.

I


E taille moyenne, le corps sec, et noir du plus beau noir, Romulus portait gaillardement ses cinquante-huit ans. La sévérité de sa physionomie martiale ornée d'une courte moustache et d'une touffe de poils d'argent au menton, imposait nécessairement le respect. Il n'était au su de personne que quelqu'un eût jamais manqué d'égards à Romulus. Le témoignage des fils concordait avec celui des pères. Homme de devoir, si Romulus était ostensiblement le mari de deux femmes — l'une, Viergina, mulâtresse à la chevelure soyeuse et à la chair opulente, qui lui avait donné onze enfants, tous vivants; l'autre Isménie, appétissante négresse aux yeux brillants et aux lèvres sensuelles, qui lui en avait donné treize, tous également pleins de vie — si donc Romulus était ostensiblement le mari de deux femmes, du moins il ne semblait pas avoir de préférence et se tenait indifféremment chez l'une ou chez l'autre, sans que Viergina en voulût à Isménie ou Isménie à Viergina.

Isménie habitait le Détour et Viergina sur

l'Ilet Au fur et à mesure de leur naissance, Romulus par actes authentiques reconnaissait ses rejetons, et le Tout-Miragoâne notable les avait tenus sur les fonts baptismaux. Si bien que dans Miragoâne et les environs, Romulus ne comptait que parents, compères et commères. Et l'on sait que pour un Romulus, un compère est plus qu'un parent.

Des fils de Romulus, il n'y a lieu de parler que des aînés ; Pétion, Christophe, Boyer, Toussaint et Rothschild. Il avait eu Christophe et Toussaint de sa femme mulâtresse, et de sa femme noire : Pétion, Boyer et Rothschild. En associant ainsi les couleurs nationales et souvent adversaires à la finance juive, Romulus pensait donner au pays une preuve incontestable de sa sagesse politique. Cela ne faisait de mal à personne. Pétion, le plus âgé, était menuisier et gagnait honorablement sa vie à Jérémie ; Christophe était subrécargue à bord de la goëlette « *Dieu Protège* », appartenant au commerçant Etienne Trévier, chez qui travaillait comme commis un autre fils de Romulus : Toussaint. Celui-ci était un « Monsieur ». Quand arrivait le premier de l'an, Toussaint ne manquait jamais d'envoyer ses cartes de visite aux notabilités de la ville « *avec ses compliments de condoléances de bonne année !* » Et n'allez pas croire qu'il plaisantait ! Toussaint Romulus Joseph ne plaisantait jamais. Boyer, lui, ne faisait rien, il *attendait*. Personne n'a jamais su quoi.

Quant à Rothschild, sa vocation était d'être coiffeur. C'était lui qui coupait les cheveux au Tout-Miragoâne — au Tout-Miragoâne comme il faut, bien entendu. Car Rothschild divisait arbitrairement la population en deux catégories distinctes : les *bons-mounes* (1) et les *vagabonds*. Où

(1). Les gens de bien.

commençaient les « *vagabonds* » et où finissaient les *bons mounes* ? C'était au bon plaisir de Rothschild à arrêter la ligne de démarcation. En tout cas, il ferait beau de voir qu'un homme du commun se permît de s'imaginer que Rothschild Romulus Joseph, se fût abaissé à lui toucher la tête de ses ciseaux ! Dans ce coiffeur improvisé et aristocratique, il y avait les instincts d'un proscripteur farouche, d'un Marat effréné. Il ne parlait que de « tuer du monde » afin de sauver le pays. C'était pendant qu'il vous coupait les cheveux qu'il émettait ses *idées*, s'arrêtant pour vous donner des tapes, vous appeler par votre prénom, vous distribuer des « mon cher ». Il passait pour être « très dangereux » et tout le monde le craignait, même son père, disait-on. Mais revenons à ce [illegible].

Romulus avait l'habitude de s'intituler « un lettré ». Dans sa bouche, cela voulait dire qu'il connaissait ses lettres, qu'il savait lire. Outre ce point important, Romulus avait appris à signer. C'était même une toquade chez lui, il voulait toujours signer, n'importe quoi ! — Bien qu'il fût un frère très illustre et très puissant de la Loge de la Nouvelle-Cité, il trouvait moyen de concilier son grade de 33[e] avec sa qualité de fidèle de l'Eglise Catholique. Il ne manquait jamais la messe et vivait dans la crainte de Dieu.

Le Curé, voulant profiter de ces tendances heureuses, s'efforça de faire entrer pour de bon dans le troupeau du Seigneur, cette brebis égarée. Romulus renonça sans difficulté à la franc-maçonnerie, et ce fut une affaire entendue qu'il ferait sa première communion. Le curé entreprit de le catéchiser et Romulus paraissait dans les dispositions de la plus parfaite contrition. Le point délicat

— et le curé le sentait bien — c'était la question des *deux femmes* qu'il fallait bien aborder. Le curé y toucha avec habileté, un mois avant la cérémonie religieuse.

— Romulus, mon ami, dit le curé en roulant les *r*, vous comprenez, il n'est pas possible que vous alliez à la Sainte-Table, en état de péché mortel.

— *Oui, pè.* (1)

— Votre vie est des plus irrégulières, Romulus. L'immoralité de votre conduite scandalise les âmes honnêtes.

— Oui, *pè*,

— Et le bon Dieu ne veut pas cela, Romulus. Il ne veut pas cela, le bon Dieu. C'est pour ce motif, que dans sa bonté infinie, Romulus, il a institué le Saint Sacrement du mariage.

— *Oui, pè.*

Le curé respira et se dit : Ça va bien, ça va même très bien.

— Donc, Romulus, mon ami, pour pouvoir vous approcher de la Sainte Table, il convient que vous mettiez fin à ce scandale. Vous devez vous décider à vous marier.

— *Oui, pè.*

— Et pour cela, mon ami, il importe que vous quittiez l'une de vos deux femmes et que vous épousiez l'autre devant Dieu et devant les hommes.

Romulus réfléchit un instant, puis se levant, il dit au curé :

— *Pè, m'pas capable fait ça. M'rainmin tous lé deux.* (2)

Et plantant là le curé, il s'en alla « préférant vivre en musulman plutôt qu'en chrétien » — disait le curé qui ajoutait :

(1) Oui, père.
(2) Père, je ne puis pas faire cela. Je les aime toutes les deux.

— En Afrique, là où les Arabes conquièrent mille noirs à l'Islamisme, les missions catholiques, apostoliques et romaines n'en conquièrent pas dix. Ils sont dominés par la chair. C'est affreux.

Depuis cet incident, chaque fois que le curé rencontrait Romulus, le dialogue suivant avait immanquablement lieu.

— Bonjour, *pè*,

— Bonjour Romulus. Vous vivez toujours dans le péché.

— Ah ! *pè, où mandé m'tropp !* (1)

(1) Ah ! père, vous me demandez trop.

II



E trait caractéristique de Romulus consistait en ceci : il était avec la société. Il n'est pas d'injustice qu'il ne fût prêt à commettre contre un homme de la campagne quelque honnête que ce dernier pût être, s'il était en contestation avec un monsieur de la ville ayant une apparence de situation sociale --- celui ci fût-il le plus abject des coquins.

Ainsi était Romulus et rien ne pouvait le changer.

C'était tout une affaire quand il y avait des arrestations politiques à opérer en ville. Romulus trouvait toujours moyen de ne pas prendre ceux qu'il était chargé d'arrêter.

On n'a jamais vu, et on ne verra jamais, un commissaire de police aussi extraordinaire.

Il est vrai de dire que jusque-là, les fonctions de Romulus n'avaient rien de bien difficiles dans leur accomplissement. La ville était tranquille et aucun ordre grave n'arrivait de Port-au-Prince; Romulus n'avait à déployer sa farouche éner-

gie que dans le règlement des affaires locales où il excellait, au dire des connaisseurs.

Un matin, M. Etienne Trévier, un des principaux commerçants de la place, se rendit au Bureau de la Police et annonça à Romulus qu'une malle, renfermant divers objets de valeur et une somme de cinq mille dollars, lui avait été volée pendant la nuit.

— Cinq mille dollars! sursauta Romulus.

— Oui.

— C'est bien, votre malle avec tout ce qu'elle contient, sera retrouvée. Vous pouvez vous retirer.

Bientôt, Romulus réunit tous ses agents à qui il fit sur son ton des grands jours, la déclaration suivante:

— Cette nuit, une malle renfermant, entr'autres choses précieuses, une valeur de cinq mille dollars, a été *déplacée* de chez M. Etienne Trévier, homme important de la société. Qui est-ce qui circule, après dix heures du soir, dans Miragoâne? Ce ne sont pas les malfaiteurs ni les voleurs de profession, car j'ai purgé la ville de toute cette engeance. Qui est-ce qui circule la nuit ici? C'est la police... Que donc celui qui a *déplacé* cette malle de chez son propriétaire — et je le connais celui-là, rugit-il! — vienne la déposer sous cet arbre, ce soir, entre dix heures et minuit. Je ne regarderai pas; jusqu'à l'heure dite, je resterai dans mon hamac les yeux fermés, mais que la malle soit sous l'arbre à minuit au plus tard, *sinon !...*

Le lendemain, au petit jour, le Commissaire manda M. Trévier à son bureau.

— Voici votre malle, dit il fièrement, en désignant au commerçant le corps du délit sous un arbre des environs du commissariat.

M. Trévier demeura émerveillé. Après vérification, il déclara que tout était retrouvé.

Romulus, gaîment, porta une botte avec la main au commerçant, en lui criant :

— Qu'est-ce que vous dites de ce coup de police ?

— Admirable, exclama M. Trévier avec conviction, admirable !

Romulus attira le commerçant à lui :

— Et ma part ? fit-il en clignant de l'œil.

— Cent dollars, pour vous, dit M. Trévier.

— Ça va, dit Romulus.

Lors du suicide manqué de Ti-Bita, c'est là encore qu'il eût fallu voir notre commissaire ! Ti Bita, ancien canotier du port, dégoûté de la vie, avait eu « l'inconséquence » de se pendre ; secouru à temps, Ti-Bita dut revenir à l'existence. Romulus le réprimanda sévèrement, puis le fit conduire en prison.

— *Rafraichissez-le*, sans soulever son *orgueil*. (1) ordonna secrètement Romulus à ses agents.

Et tout le long de la route, des coups de cocomacaque appliqués au bon endroit, firent comprendre à Ti-Bita à quel point il avait été « inconséquent. »

Enfermé dans un cachot, le malheureux se vit mettre les deux pieds aux fers — tout cela pour lui inculquer l'amour de la vie sans doute.

Ainsi procédait Romulus à l'égard de ses administrés — pour leur bien.

Comme ses appointements et les bénéfices (« suintages ») qu'il tirait de sa charge étaient insuffisants pour lui permettre de vivre, lui et les siens — et vous savez si les siens étaient nombreux ! — Romulus s'arrangeait avec les commerçants importateurs de la place, pour faire

(1) Battez le, mais ne le tuez pas — car Ti Bita n'était pas un voleur.

avec eux de petites contrebandes en dehors de la douane, de petites contrebandes « sur les ailes », comme il disait. « Histoire d'aider le commerce, ce pauvre commerce national ! »

Ah ! ce Romulus, comme il savait vous trouver de ces formules patriotiques et généreuses lorsqu'il prenait son bien particulier dans le mal général. C'était déjà un homme d'aujourd'hui.

Cependant quelqu'un le gênait : c'était le chef des mouvements du Port, Coriolan, plus connu sous le nom de général Coyo.

Romulus et Coyo étaient ennemis mortels. Cette division était l'œuvre du commandant de la Place, dont ç'avait été le premier devoir en s'installant dans ses fonctions.

De cette façon, Coyo passait son temps à lui dénoncer Romulus et de son côté Romulus s'évertuait à accabler Coyo. Lui, le Commandant de la Place, jouissait : il écoutait chacun des deux en particulier, ne décidait rien, et ainsi croyait gouverner admirablement.

Donc Romulus et Coyo étaient ennemis mortels. Coyo, esprit inquiet, « veillatif », comme il disait, ne voulait pas entendre parler de « *djobs* » si ce n'était de complicité avec la douane entière, dans un partage *équitable*. Tandis que Romulus, homme de probité, était contre de pareils méfaits, il flétrissait du reste énergiquement ces partages éhontés d'un argent qui appartenait à la nation. Romulus était partisan des petits *djobs* pratiqués en dehors de la douane sur les marchandises non déclarées et cachées dans les cales des grands voiliers venant des États-Unis ou d'Europe, qu'avec son concours, les commerçants enlevaient la nuit dans des canots. Coyo qui avait vent de ces gentillesses s'arrangeait pour prendre Romulus sur le fait, et Romulus n'ignorait pas les intentions de Coyo — averti qu'il était par ses propres agents

à lui dévoués que Coyo avait chargés de le surveiller.

Romulus fit une chose bien simple.

Chaque fois qu'il y avait en rade un navire recélant dans ses flancs des marchandises non déclarées, Romulus trouvait moyen d'avoir une querelle avec Coyo et indubitablement celui-ci était envoyé aux arrêts au Pont — à deux lieues de la ville.

— Coyo, sachant cela, direz-vous, n'avait qu'à éviter toute querelle avec le commissaire.

Si vous croyez que cela lui était facile, à ce pauvre Coyo!

Romulus arrivait et de but en blanc, s'écriait en passant près du chef des mouvements du port:

— Faites attention, général Coyo, *ou pilé moin!* (1)

— *Pou m'ta pilé ou*, FAUT QU' *m'ta* debout. (2)

— Vous me dites *foc!* Voilà que vous me dites *foc!* à présent!

— Mais je suis tranquillement assis, je ne puis donc pas....

— *Aloss m'menti!* (3)

— Je ne dis pas ça....

— Vous me dites *foc*, puis vous me traitez de menteur par dessus le marché! Vous m'outragez dans l'exercice de mes fonctions, parce que je surveille vos *vices*! C'est très bien, vous allez me payer ça.

Et Romulus se rendait incontinent au Bureau de la Place et immanquablement obtenait un ordre d'arrêt au Pont contre Coyo, pour « cause de *brutalité*. »

— Secrétaire, écrivez l'ordre d'arrêt, puis ap-

(1) Vous me marchez sur les pieds.

(2) Pour que je vous eusse marché sur les pieds, il faudrait que je fusse debout.

(3) Alors, j'ai menti.

[illegible] jus-
[illegible] Commandant de la Place qui servait
[illegible].

La [illegible] qui répandait sa nom tendre et [illegible] de M[illegible], s'empressait de rédiger de sa plus belle main l'ordre en question. et Coyo pour ne pas s'exposer à de pires désagréments, obtempérait.

Subséquemment, le lendemain, Romulus qui était clément, ordonnait que l'arrêt fut levé. Il est vrai que dans l'intervalle, entre onze heures du soir et trois heures du matin, le navire suspect était soulagé de tout ce qui le gênait. Et comme Messieurs les commerçants, sur l'inspiration de Romulus, avaient toujours soin d'offrir au bon moment des présents appréciables au Commandant de la Place, celui ci ne chercha jamais à approfondir les choses — malgré les insinuations réitérées du chef des mouvements du Port.

Un jour, Coyo, de retour du Pont, se décida à parler ouvertement au Commandant de la Place; il fit de louables efforts d'éloquence pour porter son chef à ouvrir les yeux. Mais le Commandant de la place se renferma dans la réponse suivante, comme dans une citadelle :

Je suis soldat avant tout. Ce n'est pas moi qu'on verra jamais transgresser la discipline militaire. Vous avez *dérespecté* le général *Romm'lus*. il a demandé que vous soyez puni, c'est son droit. Je n'ai rien à dire.

Mais c'est un jeu indigne...

Assez, général Coriolan, assez ! Vous renouvelez si souvent vos actes de *brutalité* que j'ai lieu de m'étonner que le général *Romm'lus* ne soit pas plus sévère dans les punitions qu'il me demande de vous infliger. Vingt-quatre heures d'arrêt!..

Vous avez raison, c'est un jeu !

Général!

— Assez ! vous pouvez vous retirer, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de marcher droit et de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. A bon entendeur, salut !

— Mais...

— Votre cas est plus grave que vous ne pensez... Outre ces actes répétés de *brutalité*, vous semblez oublier que vous n'êtes pas de la localité... Vous semblez ignorer que la population ne vous aime pas et vous semblez ne pas savoir que le Commandant de l'Arrondissement est contre vous. *Zafè ou*. (1) Il n'y a que moi qui vous soutienne ici, arrangez-vous pour ne pas me rendre plus difficile ma tâche... Vous voilà averti.

Coyo, qu'un coup d'œil expérimenté avait fait découvrir dans un coin de « l'Hôtel de la Place, » des provisions et des objets divers récemment déposés là, — c'étaient des jambons, un sac de riz, deux ferblancs de mantègue et deux de beurre, une caisse de hareng-saurs, une autre de savon Fay Brothers, une autre de vins de Bordeaux et enfin trois coupons de casimir — Coyo comprit ce commentaire vivant du discours sévère qu'il venait d'entendre, et il se dit : n'insistons pas.

Et désormais, comme son chef, il *ferma les yeux* et s'en trouva bien.

— Je suis seul *pape*, se disait Romulus, non sans une profonde satisfaction, en caressant sa barbiche poivre et sel séparée à la cavalière.

1 C'est votre affaire, ou plus exactement : Tant pis pour vous.



ÈPENDANT la joie de vivre dont avait été imprégnée la petite ville jusqu'alors, s'était transformée en mélancolie sourde. Le tuf roussâtre du Bel-Air et du Morne-Blanc semblait revêtir une teinte grise, et la montagne rocheuse et verdâtre au pied de laquelle dormait Miragoâne, pâlissait visiblement.

Tout bas, on parlait de révolution, de débarquement d'exilés. Or, parmi les exilés se trouvaient deux fils de Miragoâne : Boileau Laforest et Résilus Rincher. Boileau Laforest dont le renom était tel que dans un moment d'effervescence, quelqu'un s'étant écrié à la Nouvelle-Cité :

— *Min* Boileau !

Une femme de la campagne qui passait, portant sur sa tête une dame-jeanne de sirop, tomba roide morte (1).

Ainsi la tristesse et l'inquiétude planaient sur la petite ville. Des généraux aux noms étranges

(1) Elle s'appelait Cinette.

et aux « retapés » (1) irrésolus, paraissaient et disparaissaient. De Port-au-Prince arrivaient des instructions précises et d'une extrême sévérité, relatives à la manière de traiter les exilés s'ils osaient débarquer à Miragoâne. Le malaise augmentait chaque jour. Romulus lui-même était soucieux et morne. Toutefois, on l'avait entendu prononcer des paroles dans ce genre : « Je protégerai la société envers et contre tous ! » Et voilà qu'un missionnaire venait d'apporter l'ordre d'arrêter Scipionnice Scipion, de le prendre mort ou vif.

Scipionnice était orfèvre et habitait au Détour. C'était un citoyen laborieux et paisible qui n'avait rien à gagner dans une révolution.

Chaque année, il s'absentait pour aller vendre dans les mornes les pauvres bijoux qu'il fabriquait pendant la morte saison, il n'en avait pas fallu davantage pour qu'on le dénonçât, comme travaillant au « soulèvement des masses » en faveur des révolutionnaires.

Scipionnice Scipion était estimé et aimé à Miragoâne, et chacun savait qu'il n'était « dans rien. » Rothschild-*Isménie* lui-même — à Miragoâne on désigne par le nom de la mère les enfants naturels ou adultérins — Rohtschild-*Isménie* lui-même, l'homme malveillant par excellence, proclamait la « correction » de Scipionnice.

Le matin de cette arrestation, quelle angoisse dans Miragoâne !

Les citadins de la Grand'Rue fumant leur première cigarette après le café — la meilleure ! — avaient vu passer et repasser, à l'aube, Romulus en « *semi* », c'est-à-dire que Romulus avait « frappé » son gilet rouge et sa grande tunique bleue à boutons dorés de général de division, tandis qu'il avait

(1) Bicorne.

conservé son feutre marron de bourgeois et son pantalon casimir encore plus bourgeois.

L'extrême gravité de Romulus, et cette tenue des grands jours rehaussée par la « sortie » de ses fameuses lunettes bleues, lesquelles étaient autant une parure qu'un appareil guerrier, avaient suffi pour jeter l'effroi dans les âmes.

Bientôt on le vit repasser encore, suivi de cinq agents de police armés de leurs fusils, baïonnette au canon.

Arrivé sur l'Ilet. il cria : « Halte ! » à sa suite, puis il entra chez Viergina à qui tout en demandant un grog, il glissa les paroles suivantes :

— Allez dire à Scipionnice de *boiser* sans perdre une minute.

Après quoi, ayant ingurgité son coup d'absinthe, il regagna le « Bureau de Police » sis à la Nouvelle-Cité, augmenta de cinq hommes son escouade d'agents, et à petit pas, se rendit au Détour pour prendre « mort ou vif ce perturbateur de Scipionnice », ainsi qu'il proférait toutes les dix secondes.

Quand il fut arrivé devant la porte de Scipionnice, Romulus cria de nouveau : « Halte ! » Et craignant sans doute que l'avertissement qu'il avait fait parvenir « à cet ami » fut resté en route, il se mit à vociférer des ordres féroces, et pour donner encore plus de marge à Scipionnice, il tira deux coups de revolver en l'air, et puis après, au pas de charge, la maison du « perturbateur » fut cernée. Alors, s'adressant au sous-commissaire Choute, Romulus rugit :

-- Commissaire, voici cinq hommes, entrez me prendre mort ou vif le citoyen Scipionnice, cet ennemi de l'ordre public !

Choute, suivi des cinq agents, pénétra dans la maison et en ressortit deux minutes après, l'air déconfit. Le visage de Romulus s'illumina.

— *Gin'ral*, dit Choute, la maison est vide.

— Tonnerre ! hurla Romulus, vous avez laissé s'envoler l'oiseau ! *Messieurs*, ajouta-t-il, s'adressant aux agents, *messieurs*, conduisez-moi le sous-commissaire Choute en prison et aux fers ! Entendez-vous, qu'il soit mis les deux pieds aux fers.

— Mais, *gin'ral*...

— Allez ! et que mes ordres soient promptement exécutés.

Deux heures après, le fait ayant été établi que Scipionnice n'était pas chez lui au moment où Choute avait pénétré dans la maison, le Commandant de la Place ordonna la mise en liberté du sous-commissaire.

Cette affaire eut les conséquences qu'elle comportait.

Le Président Salomon blâma le Commandant de l'Arrondissement qui blâma le Commandant de la Place qui blâma Romulus qui blâma Choute qui blâma les cinq agents — ceux-ci ne trouvant personne à blâmer, se consolèrent en tuant à coups de coco-macaque, un campagnard accusé d'avoir volé une dinde et qu'ils avaient précisément là sous la main.

Les choses ne s'arrêtèrent pas sur ce blâme. Après un examen approfondi des rapports officiels et officieux relatifs à cette mémorable arrestation, le Président Salomon se décida à révoquer purement et simplement Romulus. Car les deux coups de revolver tirés par le Commissaire, malgré toutes les explications colorées de celui-ci, ces deux coups de revolver parurent peu orthodoxes au Président — qui nomma quelqu'un à lui commissaire de Police à Miragoâne. Ce fut le général Locéan Daphnis ou Daphnis Locéan (on n'a jamais su au juste).

...Mais il importe guère
Que Daphnis soit devant ou Locéan derrière

Il importait d'autant moins que le nouveau commissaire, dès son arrivée dans la cité, fut gratifié du surnom de *Chirépite* par les frères Lépine — et on ne devait plus l'appeler autrement. Ajoutons qu'il justifia pleinement ce sobriquet.

Il convient de mentionner que le Commandant de la Place fut également remplacé ainsi que Choute et l'autre Sous-Commissaire --- bien que l'on n'eût rien à reprocher à ce dernier.

Peu de jours après l'installation de ces nouveaux fonctionnaires, Miragoâne se réveilla dans une panique effroyable. Au marché, dans les cours, sous les galeries, on échangeait à voix basse des propos capables de rendre ahuris des étrangers qui les eussent entendus --- des propos comme il devait en circuler sur le forum aux beaux temps de la République Romaine : — « Brutus est resté chez lui.— Et Scipion, on dit qu'on l'a retrouvé ? — Jamais de la vie. — Il paraît que Sylla est en fuite ! --- Mais Sylla n'est « dans rien » — Personne n'est dans quoi que ce soit. on arrête les suspects.— Il n'y a pas de raison pour que cela finisse jamais. - On vient de mettre la main sur Cicéron.— Non !---Si, c'est Octave César qui l'a arrêté. »

Dans un autre groupe, on se fut crû transporté à Athènes, sur le Pnyx ou sur l'Agora : « --- Et Démosthène ? -- Il n'a pas été inquiété, du reste, un homme si tranquille. -- C'est juste. — Seulement on a arrêté Aristide sous la galerie de Madame Euripide. — Oh ! pauvre diable ! — Oui, c'est Aristomène qui l'a pris. »

Le fait est que Chirépite aidé des deux nouveaux Sous-Commissaires avait fait main basse sur un quart de la population mâle de la ville. Et si

Romulus n'avait point été inquiété personnellement, du moins deux de ses fils Toussaint-*Viergina* et Boyer-*Isménie* se trouvaient parmi les prisonniers politiques. Le dimanche suivant, ils furent tous embarqués sur l'aviso *Egalité*, et expédiés à Port-au-Prince, où ils furent claquemurés dans les cachots du Palais de la Rue du Centre.

Miragoâne fut plongée dans une torpeur profonde.

IV

ANS une torpeur profonde, Miragoâne était plongée — et Romulus aussi. C'est une aventure sinistre que d'être enfermé dans les cachots de la prison de Port-ou Prince, mais en ce commencement de l'année 1883, cette aventure là était plusque sinistre, elle était funèbre.

Dix mois auparavant, vingt-huit citoyens que tout le monde connaissait, après avoir passé par l'épreuve du cachot, du secret et des fers, avaient été jugés et condamnés à mort par un conseil spécial militaire, et exécutés quatorze à Saint-Marc, le 5 Mai, et quatorze aux Gonaïves, le 6 Mai. Parmi ces victimes, on remarquait des hommes comme Mathurin Lys, Mentor Nicolas, Maurille Lafontant, Théophile Parisien, Georges Haentgens, Mesinin Alexis, Obrien jeune, Prosper Bellanton.

D'autres citoyens étaient en prison, d'autres en fuite : « Qui n'est pas avec moi est contre moi ! » avait déclaré solennellement le nouveau Régénérateur. Depuis Dessalines, eux tous viennent régénérer ce pauvre pays qui n'a jamais deman-

dé qu'une grâce : c'est qu'on le laisse tranquille. Mais comment obtenir ce résultat avec des gens qui vous disent ingénûment : « Frère, sois de mon avis, rampe devant moi, ou bien meurs ! »

Aussi, la terreur planait sur la République et l'épouvante était dans les âmes. Cependant, à Miragoâne, un homme était calme : Romulus. Il protestait par son silence contre cet état de choses qu'il déplorait. A part le commerçant Etienne Trévier, on ne le voyait s'entretenir qu'avec le payeur de l'Administration des Finances, M. Octave Merlin, libéral bazelaisiste quoique fonctionnaire de l'Etat, commissionné par le Président Salomon.

Ancien prix d'honneur du Lycée de Port-au-Prince, Octave Merlin était l'orgueil de Miragoâne. Il s'était attribué une sorte de fonction morale consistant à distribuer des plaisirs intellectuels à la population qui, du reste, lui en savait gré. Douce, suave et réconfortante consolation pour son âme débordant d'idéal. Chaque fin d'année, il s'évertuait à mettre en branle les jeunes gens de la ville pour la représentation gratuite de quelque pièce de théâtre plus ou moins réussie. Il était à la fois impresario, acteur principal et chef d'orchestre. Il se tuait pour ainsi dire à la tâche ; mais ne lui fallait-il pas combattre pour le triomphe de l'art ? Et puis, il ne pouvait pas laisser rompre la chaîne de la tradition. Il se rappelait qu'enfant, il avait vu la jeunesse de jadis représenter le *Cid* devant Miragoâne frémissante. Et quels acteurs ! M. Constant Gentil jouait le rôle de Rodrigue, M. Saint-Macary Fauché, celui de Don Diègue. Quant à Chimène, une délicieuse jeune fille s'était dévouée, Mademoiselle Victorine Mauclerc — qu'on peut voir encore de nos jours, vestale incomprise, traîner ses restes dans les aveuglantes rues de Port-au-Prince, hélas ! *Sic transit...*

Ainsi Octave Merlin était l'orgueil de Miragoâne et pour cette raison Romulus l'aimait. Mais comme le jeune homme était assez dédaigneux, les relations entre lui et Romulus furent lentes à venir.

Cependant, elles vinrent.

Un jour, du temps qu'il était commissaire, Romulus se présenta « en personne » à l'Administration des Finances, pour une réclamation relative à la « feuille » de la Police. Merlin, sans doute absorbé par des préoccupations littéraires, ne se souvint pas du nom du commissaire de police, et ne tenant pas à lui faire de la peine en lui laissant voir cet oubli injurieux, il répondit à son salut cordial par cette métaphore.

— Eh! bien, *vieux tigre*, dit-il, comment allez-vous?

Romulus rayonna comme s'il venait d'apercevoir le paradis. Etre appelé *vieux tigre*, c'est-à-dire, vaillant, brave, héros, par un jeune homme si instruit, quelle douceur!

Depuis lors, Romulus et Merlin devinrent amis et l'on peut dire que chaque jour, le lien qui les unissait se resserrait davantage.

En ces heures sombres du mois de mars, Merlin était le seul être avec qui Romulus échangeât des *idées politiques* — et les idées que Merlin passait à l'ancien commissaire étaient de nature à être plutôt fatales à ce dernier.

Merlin avait eu l'esprit gâté par le sentimentalisme de l'*Histoire des Girondins* et le philosophisme risqué de la dernière manière de Victor Hugo. Il était sensible à la déclamation et par conséquent dépourvu de tout sens critique. Auditeur passionné des débats de la Chambre de 1876, il fut conquis de bonne heure au Bazelaisisme. Quand Boyer Bazelais, après avoir, du haut de la tribune, déclaré qu'il était à peu près arrivé à un point de perfection ab-

solue (1), crut devoir transporter son libéralisme du terrain de la discussion sur celui de la réclamation du pouvoir à main armée, Merlin ne se donna pas la peine de rien examiner, il se mit tranquillement à se préparer à la lutte par les armes. Et comme l'enfant grec des *Orientales*, il eût pu s'écrier :

Je veux de la poudre et des balles.

Et naturellement, le pauvre Romulus, en voulait aussi. Il fallait entendre maintenant Romulus parler de tyrannie, d'oppression et de liberté !

1. « Si c'est une erreur, que dans l'*immensité* de mes occupations j'ai pu avoir commise, quelle honte y aurait-il pour moi, *au point de supériorité où je suis arrivé*, à l'avouer, à le reconnaître? »

(Paroles prononcées par Bazelais à la Chambre des Députés, séance du 21 Juin 1878.)

« Moniteur ». 18 Juillet 1878.

V

C'ÉTAIT sous la galerie du commerçant Etienne Trévier, le dimanche matin, qu'Octave Merlin, toujours approuvé par Romulus, se soulageait en exposant ses rêves d'avenir.

M. Trévier habitait sur la place d'armes qui était aussi et est encore le marché et le « bord-de-mer » de Miragoâne. Une « fontaine monumentale » en fonte, inaugurée quelque temps auparavant par le Président Salomon, était le seul ornement de cette place. Embossés à quelques pas de là, des bricks étrangers avec leurs vergues et leurs cordages, faisaient comme partie intégrante du décor de la place. Reliés à la terre par de simples planches volantes, ces grands voiliers se succédaient sans discontinuer : arrivés

chargés de marchandises, ils repartaient bientôt bondés de bois de campêche.

Octave Merlin, Romulus et M. Trévier causaient donc ensemble, ce dimanche 25 Mars 1888, tout en regardant passer les élégantes de la ville, qui sous son châle lilas et son « tignon » madras, qui sous sa « visite » à ramages et son chapeau à plumes, qui « en taille » tout simplement, se rendant en « *bobuciant* » à la messe.

La conversation souvent tombée à plat, par suite des préoccupations qui travaillaient chacun, eut une certaine suite quand Octave Merlin émit, l'œil irrité, mais la voix basse :

— Un pays comme Haïti qui s'est illustré par les belles luttes parlementaires que l'on sait, ne peut plus, ne doit pas être sous la fér‹ule› d'un Salomon !

— A qui devons-nous Salomon, répliqua M. Trévier, si ce n'est à Boyer Bazelais? Car la progression logique des choses écartait nécessairement l'ancien Ministre de Soulouque...

— Pardon ! interrompit vivement et naïvement Merlin, c'est Boisrond-Canal qui nous a gratifiés de Salomon. Si Boisrond avait simplement remis le pouvoir à Bazelais comme au plus capable...

M. Trévier haussa les épaules et continua :

— C'est Boyer Bazelais qui, par son insurrection du 30 Juin a transgressé l'ordre de succession naturelle des événements, — et Salomon, inconnu en somme des générations nouvelles, a tout bonnement su en profiter, en s'emparant du pouvoir par la brèche ouverte sous les efforts inconscients du leader du libéralisme haïtien, qui comme vous le savez, mon cher Octave, est un libéralisme autoritaire — deux mots qui hurlent de se trouver l'un à côté de l'autre. Quelqu'un l'a dit, du reste, l'insurgé ne sait jamais ce qui sortira de ce qu'il fait, mais en produisant de l'action,

il « crée des mouvements, des courants, opère des déplacements de situation et des troubles d'êtres qui seraient restés à l'état latent sans cette secousse. » Et voilà comme nous devons Salomon à Boyer Bazelais, bien qu'au premier abord, cela semble paradoxal.

A cette argumentation, Merlin pour toute réponse, se mit à accabler d'épithètes injurieuses le Pouvoir — cela toujours à voix extrêmement basse.

— Pour ma part, dit Etienne Trévier, M. Salomon peut être tout ce que vous dites, ça m'est bien égal. S'il y a une idée arrêtée chez moi, c'est de ne pas m'occuper du gouvernement, et je veux espérer qu'il usera du même procédé à mon égard. Je suis choqué autant que personne par les abominations de l'arbitraire. Mais comme je ne puis rien contre, je suis bien forcé de passer outre et de me consacrer exclusivement à mes affaires — j'ai mon fils à élever, une femme et ma vieille mère qui n'ont que moi sur la terre pour tout soutien, vous comprenez que je serais un misérable si j'allais négliger mon commerce et ma goëlette, qui me permettent d'être indépendant, pour m'occuper de ce qui ne me regarde pas, en somme.

— La situation du pays, dit Merlin, fait obligation à tous les gens de bien de se lever comme un seul homme pour renverser un gouvernement odieux.

— Ça va de soi, approuva Romulus.

— Voilà un homme sérieux, au moins, dit Merlin, en serrant la main de l'ancien Commissaire de Police.

— Ne vous occupez pas du gouvernement, mon cher Octave, reprit Etienne Trévier, suivez l'exemple que vous a donné toute sa vie le vieux père Merlin ; travaillez pour votre compte, je ne l'aimais pas beaucoup, votre père, et je garde même

un souvenir assez désagréable de lui, car c'était un vieillard malfaisant. Un jour que j'étais occupé à prendre des notes au pesage, là, près de chez Mitchell, il s'est avancé à pas de loup jusque tout près de moi et m'a fourré deux de ses doigts osseux dans les yeux.

Comme ses interlocuteurs riaient avec délices, M. Trévier ajouta :

— Qui, à Miragoâne, n'a pas été victime des malignités aiguës du vieux Saint-Just Merlin qui se croyait tout permis ! Je me rappelle certain coup de bâton asséné sur le crâne de notre ami Romulus, certain jour que notre ami Romulus, sans songer à mal, étant « cargué » contre un poteau de la maisonnette de Viergina, s'abandonnait à un doux petit somme.

— C'est vrai, ça, dit Romulus en reprenant son sérieux, mais du moment que c'était le père Saint-Just, on n'avait rien à dire.

— Seulement, reprit M. Trévier, il fut un rude travailleur. Il faut l'imiter en cela, Octave. Tous les après-midi, il arrive encore en masse des bois de campêche à la Nouvelle-Cité, restaurez la balance que votre père y avait montée, achetez des bois pour compte des commerçants de la place, (pour ma part, je suis disposé à vous avancer autant de fonds qu'il vous conviendra) cela vous sera plus profitable que de vous appliquer à dresser chaque mois des états toujours les mêmes — besogne indigne d'un homme ayant une individualité ! — et de vous préoccuper plus que de raison de ce que dit *l'Œil*, de ce que pense Bazelais et de ce que rumine Salomon. — Près d'un siècle de guerres civiles, ajouta M. Trévier, nous a montré que si le régime politique haïtien n'est pas en harmonie avec la conception qu'une fraction du pays se fait du pouvoir, le mieux encore est de laisser ce régime suivre son cours pendant

que la fraction progressiste devra continuer à se développer dans le travail et se fortifiera ainsi de tout ce que perdra nécessairement l'absolutisme s'agitant dans le vide. De cette façon, insensiblement, on verra la force politique s'appuyer sur la classe intermédiaire pour le plus grand bien de tous. C'est là un phénomène social déjà constaté dans bien des pays civilisés.

— Mon *chè*, dit Romulus d'un air profond, Haïti *cé pays nègres*, et *pays nègres*, pas *pays blancs*. Quand un *gouverment* pas bon, il faut le renverser pour mettre à sa place un *gouverment* bon. *Pas vré*, Octave ?

— Vous parlez d'or, mon cher Romulus, répliqua Merlin avec ardeur, votre voix est celle même du bon sens et du patriotisme. Etienne ne connait que ses intérêts égoïstes — il ne voit que son argent, sa femme et son fils, jamais il ne consentira à tendre les bras à la patrie agonisante...

— En voilà encore une histoire ! exclama M. Trévier, où donc voyez-vous qu'Haïti agonise ?

— Parlez bas, mon *chè*, fit Romulus effrayé.

— Est-ce que ce pays a jamais été plus prospère ? continua M. Trévier, baissant le ton. La récolte de café a été supérieure cette année de près de cinq millions de livres à celle de l'année dernière (1) et le café soute vaut 7 piastres 50 centimes en ce moment et est coté au Hâvre à 60 francs ; (2) le change dont le taux était à 15 °/° au commencement de ce mois est retombé à

(1) **Exactement 56 millions 802.869 livres pour l'année budgétaire 1882-1883. tandis que pour l'année 1881-1882 l'exportation de café ne s'éleva qu'à 52 millions 155.882 livres.** *(Rapport de la Chambre des Comptes, Moniteur 1884.)*

(2) **D'après les notes obligeamment communiquées par M. d'Ennery Déjoie.**

10 o/o (1) d'après les dernières nouvelles de Port-au-Prince ; et bien que nous ne soyons qu'au mois de mars, ici à Miragoâne, l'importation et l'exportation ont dépassé de beaucoup celle de toute l'année dernière (2). Et il est probable qu'il en est de même dans tout le pays.

Merlin saisit le bras d'Étienne Trévier :

Mais ce gouvernement... ce gouvernement !

— Mais ce gouvernement, c'est un produit naturel du milieu, il n'est donc pas une cause, dit M. Trévier. La cause, ou plutôt les causes de notre mal social sont l'ignorance et l'isolement. Pour combattre ce mal, il nous faut former des individus — il faut surtout que ceux déjà formés n'aillent pas se faire anéantir inutilement dans des aventures sanglantes, comme vous le demandez. — D'autre part, dites-vous bien ceci, Octave, jamais il n'y aura de gouvernements prestigieux en Haïti, par la raison que nous les voyons de trop près.

Merlin se leva et dit :

— Décidément, mon cher, vous êtes avec Salomon. J'avais toujours pensé que vos sympathies allaient de préférence à Bazelais qui est l'honneur même...

— Je vous répète, interrompit M. Trévier, que je ne suis pas un homme politique, par conséquent je n'ai pas à être avec celui-ci ou celui-là. Mes intérêts et quinze ans de labeur, me com-

(1) D'après les notes obligeamment communiquées par M. d'Ennery Déjoie.

(2) L'importation pour 1882-1883 s'éleva à Miragoâne à P 22.388.11 : tandis que pour 1881-1882, elle se chiffrait seulement à P. 17.211.04.

Quant à l'exportation de café, elle fut jusqu'en Mars 1883 de 428.714 livres, le double de toute l'année précédente. Pour le campêche, le chiffre est resté à peu près le même, 15 millions de livres. *(Rapport de la Chambre des Comptes, Moniteur 1884.)*

mandent d'être anti-révolutionnaire. J'ai plus d'un million de livres de bois de campêche empilés à la Nouvelle-Cité, neuf cents sacs de cafés prêts à être embarqués, sans compter mes deux balles qui renferment pour trente mille dollars de marchandises — que mes bois et mes cafés payent au delà! Dans ces conditions, vous êtes en mesure de juger le mal que me vaudrait une guerre civile. Surtout que Miragoâne, à ce qu'on assure, est la ville de la République la plus exposée à servir de lieu de débarquement aux exilés. Si cela arrivait, ce serait la ruine pour moi, l'écrasement de mon effort, le plus consciencieux peut-être dont puisse s'enorgueillir cette ville.

— C'est vrai ça, dit Romulus.

— Vous ne serez pas ruiné, Etienne, dit Merlin avec enthousiasme; une fois que Bazelais aura triomphé, le nouveau gouvernement vous dédommagera de vos pertes.

— Allons donc! exclama M. Trévier, il aurait bien assez d'indemniser les étrangers! — Et puis il ne triomphera pas. Je tiens Boyer-Bazelais pour un homme d'une grande capacité, d'un patriotisme élevé et d'une incontestable probité. Je crains seulement que son jugement ne soit pas à la hauteur de telles qualités. Son côté *idéologue* le perdra. Compter sur un élan du peuple haïtien, c'est compter sur le néant. Les peuples d'origine esclavagiste sont des peuples inexistants, si j'ose m'exprimer ainsi. Aussi bien, il n'y a jamais eu de révolution faite par le peuple en Haïti, comme cela s'est vu en France, notamment en 1830 et en 1848.

Merlin esquissa un sourire de pitié :

— Et la guerre de l'Indépendance dit-il, par qui a-t-elle été faite? Et la révolution de 1843 et toutes celles qui ont suivi?

— La guerre de l'Indépendance, répliqua Mon-

sieur Trévier, fut une œuvre essentiellement militaire. C'est en terrorisant les cultivateurs et en fusillant les plus tièdes, que Dessalines a pu réussir à soulever les masses contre les blancs. Et quelles masses ! Sur les trente mille combattants, il y avait vingt mille soldats et seulement dix mille cultivateurs armés. Voilà ce que Dessalines, en déployant toute son énergie, avait pu lever, dix mille hommes sur une population totale de cinq cent mille habitants en 1803! — La révolution de 1843 fut également faite par des militaires à qui s'allièrent des bourgeois qui ne rêvaient qu'épaulettes tout en déclamant sur les principes de liberté. Il en est de même des autres révolutions haïtiennes, y compris les soulèvements de piquets derrière lesquels il y eut toujours des militaires.

Romulus approuva ces paroles en frappant avec complaisance sa poitrine de son poing.

— Sans militaire, dit-il on ne peut rien faire.

— Et cela s'explique, continua M. Trévier, puisque c'est la seule force organisée qui existe dans ce pays — c'est un poids mort tant que vous voudrez, mais c'est un poids.

— Si les choses sont comme vous dites, riposta Merlin, il n'y a plus qu'à jeter le manche après la cognée. Ou bien nous devons nous résigner à plier sous le joug militaire ou bien nous résoudre à émigrer.

— Il y a un troisième moyen, dit M. Trévier, et c'est le bon ; il nous faut constituer une classe sociale assez forte, avec laquelle le pouvoir soit obligé de compter. Je vous prie de remarquer que cette classe est en train de se former, c'est le commerce haïtien. Une nouvelle guerre civile sera sa mort, car la tendance du gouvernement est d'anéantir cette classe, parce que les sympathies du commerce haïtien vont plutôt à Bazelais. Aussi, je redoute une action de Bazelais comme

on redoute une catastrophe. — A l'instar de Gambetta qui a préféré renoncer au pouvoir plutôt que de gouverner avec ses amis, vainqueur, Bazelais peut-être garderait le pouvoir, mais il serait impuissant à rien organiser de sérieux, parce que ses efforts seraient paralysés par ses amis — contre qui il ne pourrait rien parce qu'il leur devrait tout; Bazelais vaincu, ce pays rétrogradera effroyablement. Et l'on verra ceci : les haïtiens qui avaient eu précédemment une position personnelle et qui seraient ruinés par la guerre civile ou ses conséquences, non seulement demanderont à l'Etat leur subsistance, mais tous voudront faire leur fortune aux dépens de la communauté. Il n'y aura plus de commerce haïtien, plus de contrôle administratif, plus de discussions politiques. Tout le monde sera fonctionnaire ou pensionnaire. Nous serons un peuple de rentiers sur l'Etat — un Etat sans gloire, sans crédit et sans argent. Et le couronnement de ce bel édifice sera la délation sans vergogne, la prostitution sans pudeur et la mendicité sans honte.

— Oh ! Etienne, s'écria Merlin en se tordant les mains, quelles sinistres prédictions ! Heureusement que vous exagérez ! L'important est que nous débarrassions le pays d'un système néfaste qui indigne l'Europe.

— N'ayez crainte, reprit M. Trévier, le système durera longtemps encore ; il est adéquat au tempérament haïtien, en ce sens que tout bon haïtien n'a qu'un objectif : les privilèges pour lui et l'oppression pour les autres, et le système répond exactement à cette donnée.

— Et l'Europe, s'éplora Merlin, et l'Europe qui a les yeux fixés sur nous !

— Si vous croyez sincèrement ce que vous dites, fit M. Trévier avec tristesse, vous êtes bien à plaindre, Octave.

A ce moment, Madame Trévier qui revenait de la messe accompagnée de son fils, franchit le perron. Avec un sourire gracieux, la jeune femme tendit la main à Romulus et à Merlin, puis elle adressa un geste affectueux à son mari. M. Trévier tout en tapotant la joue de l'enfant, demanda à sa femme ainsi qu'il faisait chaque dimanche :

— La messe a-t-elle été belle ?

— Mais oui, répondit Madame Trévier.

— Sur quoi le Père Le Marguer a-t-il parlé ?

— Sur les cancans qui divisent la ville. Il a dit beaucoup de choses désagréables aux fidèles.

— Comme d'habitude alors, fit M. Trévier en riant.

S'adressant à Romulus, Madame Trévier ajouta :

— On ne vous voit plus à la grand'messe depuis quelque temps. Est-ce que vous seriez devenu un mécréant comme Monsieur Merlin.

— Oh ! pas du tout, Madame Etienne, fit Romulus d'un ton pénétré. J'assiste régulièrement à la petite messe. Je crois en Dieu.

— A la bonne heure !

Et doucement, Madame Trévier disparut dans le corridor de sa maison dont les portes du bas étaient fermées le dimanche — car le rez-de-chaussée de la maison d'habitation de M. Trévier, était un magasin de « finesse » dirigé par Madame Trévier.

— Allons Paul, dit M. Trévier, dépêche-toi d'aller voir ta grand'mère.

L'enfant salua la compagnie, et prit la direction de la rue du Bord-de-mer....

Vingt minutes plus tard, il était de retour et trouva Monsieur Trévier dans la salle à manger avec Romulus et Merlin qui étaient en train de déguster un coktail au rhum corsé, — d'autant plus corsé que Romulus avait exigé qu'on ajoutât

au sien deux doigts de tafia, pour enlever *gros chaleur-là,* ainsi qu'il l'expliqua à Madame Trévier.

Vers les dix heures, Romulus et Merin se retirèrent, et la suite de la journée se passa pour Monsieur Trévier à lire la *Revue des Deux Mondes*. Dans l'après-midi, le commerçant monta à cheval et alla faire une petite visite à ses bois de campêche empilés à la Nouvelle-Cité.

attirail l'ancien Commissaire de police se présentait devant lui.

Romulus, une « carabine seize » à la main, une manchette au côté, la ceinture garnie de balles et le cou enveloppé d'un mouchoir rouge, lui tint martialement ce propos :

— Le *gin'ral* en chef vous demande.

— Quel général en chef ?

— Le général BOYER BAZELAIS.

— Farceur !

Romulus alla ouvrir une des portes du balcon et s'écria : « Regardez ! »

M. Trévier jeta un coup d'œil sur la place et vit dans le matin gris des hommes armés, tous vêtus identiquement de courtes tuniques de toile bleue flottant sur des pantalons en drap fantaisie et coiffés de grands feutres noirs. C'étaient messieurs les exilés.

M. Trévier pâlit et pour dire quelque chose, murmura :

— Il n'y a donc pas eu de combat ?

— Non. Le gros des exilés a débarqué à Saint-Romme, puis s'est divisé en trois colonnes sous le commandement en chef de Boyer Bazelais et sous la conduite de Désormes Gresseau, Brutus Casimir et Boileau Laforest qui ont marché sur le Bureau de la Place par la Source espagnole ; lorsqu'on fut arrivé du côté du Fort Malet quelques coups de fusil ont été tirés en l'air ; ayant entendu cela, le Commandant de l'Arrondissement, le Commandant de la Place et la Délégation du Gouvernement se sont enfuis sans regarder derrière. On a retrouvé quelques plumets par terre, ce matin, dans la Grand'Rue. Le Commandant de l'Arrondissement est chez Ahrendts Les exilés ont occupé immédiatement le Bureau de la Place et lancé deux ou trois fusées. A ce signal convenu, leur bateau, le « *Tropic* », est venu mouiller dans

la rade et a débarqué les autres exilés, deux obusiers de campagne et les caisses de munitions. Voilà.

M. Trévier reprit :

— Vers les quatre heures, quelqu'un qui passait à cheval, a appelé mon père.

— C'est Boileau. Je le tiens de lui-même *même* lorsqu'il est venu me chercher ; il ignorait la mort d'Almonacy, c'est moi qui lui ai appris la nouvelle. Il m'a aussi beaucoup demandé pour vous... Vers les cinq heures et demie, il m'a conduit en personne au Général en chef à qui il a dit en me frappant sur l'épaule : « Voici un homme que je vous donne, *cé gaçon !* » Boyer a pris ma main entre les siennes et *a causé avec moi*. C'est un homme *tout de bon*, Etienne. aussi je suis prêt à verser tout mon sang pour lui. tout mon sang... *Merlenant*, ajouta Romulus, je suis obligé de vous quitter ; je dois me rendre en mission près de Cléovil Modé avec trois exilés. En attendant, ne perdez pas une minute, on vous attend au Quartier général.

En prononçant ces dernières paroles, Romulus s'en alla.

Demeuré seul, M. Trévier, nerveux, se mit à se promener de long en large dans la chambre, en faisant claquer ses doigts, puis il s'écria tout d'un coup :

— Mais que diable me veut-on ?

En cet instant, Octave Merlin, armé jusqu'aux dents, pénétra dans la chambre.

— On ne vous veut pas de mal, Etienne, dit-il. Le Chef d'exécution désire s'entretenir avec vous, comme avec une des notabilités de la ville, voilà tout. Je suis envoyé ici pour confirmer la communication que Romulus a été chargé de vous faire à cet égard.

M. Trévier prit son chapeau et s'écria :

— C'est bien, j'y vais.

Il s'engagea dans l'escalier. Merlin le suivit. L'escalier aboutissait en bas à une salle à manger. M. Trévier y rencontra un exilé très beau, muni d'une barbe noire somptueuse, qui sirotait une tasse de café. L'exilé se présenta de lui-même:

— M. Perpignand, de Port-au-Prince, fit-il.

— Enchanté, monsieur.

— Votre femme a eu l'amabilité de m'offrir une tasse de café... Quel délice, Monsieur, que le café de notre pays ! Et quelle joie de rentrer dans sa patrie !

— Le fait est, grogna M. Trévier, que vous y rentrez un peu brusquement.

— Oui... Nous venons renverser le gouvernement de ce monsieur Salomon, ajouta l'exilé en faisant une pirouette le plus joliment du monde — pirouette qui lui permit d'être tout près de la table sur laquelle il déposa sa tasse vidé.

— Excusez-moi, Monsieur, reprit-il, mais les autorités en fuite peuvent revenir avec des forces pour essayer de reprendre la ville que nous n'occupons d'ailleurs que comme base d'opération... pas plus, ce n'est que comme base d'opération que nous occupons Miragoâne. Ce matin même, nous expédions des missionnaires auprès des principales autorités du Département du Sud et de l'Arrondissement de Jacmel. Avant longtemps donc, nous lèverons la marche sur Port-au-Prince. En attendant, Monsieur, je me vois obligé, à regret, de quitter votre agréable compagnie pour me rendre auprès de mon ami Epaminondas Desroches, afin de lui donner un coup de main dans la construction du rempart du Détour dont il a le commandement. Au revoir.

— Portez-vous bien.

Dans la boutique, M. Trévier trouva sa femme très occupée à vendre des souliers à un grand nombre d'exilés qui avaient dû marcher dans

l'eau, par suite d'une manœuvre défectueuse des canots de débarquement. Madame Trévier était une demoiselle Lambert, de Jérémie, et un des exilés Samuel Blanchet qui était de la même ville, lui avait amené ses compagnons avec ce sentiment louable des Jérémiens qui les fait toujours se rechercher, comme s'ils formaient une seule et grande et compacte famille.

Madame Trévier présenta à M. Trévier ses clients, comme si elle les connaissait depuis dix ans.

— Etienne, voici M. Duperrier Cazeau.

— De Jacmel, Monsieur !

— Enchanté, Monsieur.

— M. Berthaud fils.

— Ah ! le tribun... très heureux, Monsieur.

— M. Albert Elie. — M. Gaston Elie. — M. Alphonse Barthole. — M. Dantès Mathon. — M. Constantin Rigaud. — M. Jules Arbuthnott. — M. Lys. — M. Alexandre David. — M. B. lomon Duvivier. — M. Charles Bazelais. — M. Roy. — M Charles Geffrard. — M. Warlock Déjoie.

Et les serrements de mains de se multiplier.

— Etienne, voici le général Désormes Gresseau !

— Ah ! ah...

Pendant que les premiers se retiraient, d'autres arrivaient encore : c'étaient des esprits brillants comme Franck Solages et Succès Rigaille ; des gentlemen comme Talleyrand et Toussaint Laroche ; des noirs remarquables comme Ulysse Fourreau, Etienne et Henry Supplice. Arécius Rénélique... A la dernière effusion, M. Trévier s'écria :

— Veuillez m'excuser, Messieurs, de ne pas rester plus longtemps avec vous, mais je me vois forcé de me rendre à l'appel de votre chef.

— Ah ! très bien... très bien.

Et accompagné de Merlin, M. Trévier sortit

sous la galerie. Le *Tropic* avait levé l'ancre et s'en allait. Un gai soleil éclairait la place d'armes animée par le va-et-vient de nouveaux exilés : ils s'appelaient Brave et Alexis Béliard, Loctamar Mayard, Mathurin Legros, Lucéna Léveillé, Obrien, Moulite Taffet, Valery Sterlin, Prévost Chavannes, Luc Elie, Planchet Audigé, Charles Lassègue, Charles Mathurin, Edouard Buthler, Geffrard Lucas, Aimé Legros jeune, Alexis Plésance, Blain (du Cap) et son beau-fils Dantès Martin, Pio Rigaud (de Saint-Marc) et ses deux fils Turenne et William : et tous, jeunes et vieux, étaient gais, vifs, pleins d'entrain. Les jeunes gens de Miragoâne, les Forrcely Vigué, les Spire Lorquet, les Morel Jacob, les Constant Lolagne, les Rousselin Montpérous, les Elie Derenoncour, les Oméra et Dupuytren Arnoux et cinquante autres, heureux de la perspective d'une vie d'action, se mêlaient à eux avec enthousiasme.

M. Trévier, toujours accompagné de Merlin, traversa la place par la diagonale et se dirigea vers le côté nord de la Grand'Rue, juste au moment où un tambour suivi de quelques soldats venait de s'arrêter et faisait entendre un roulement sonore.

C'était une « publication ». M. Trévier s'arrêta et une dizaine de personnes de la ville s'attroupèrent. Un vieil exilé noir coiffé d'un formidable « coma » (1) à bords plats, se mit à clamer un *Décret* par lequel le *Comité central de la Révolution*, déclarait le Président Salomon *déchu* de sa haute fonction de Premier Magistrat de la République. Et le vieil exilé noir, chaque fois qu'il rencontrait sur son papier le nom du Président Salomon, ajoutait en hurlant : « *ce gros cochon* » !

(1) Chapeau haut de forme.

Quand ce publicateur peu banal et qui s'appelait Clavius Claude, arriva aux noms des membres du Comité, signataires de l'acte, M. Trévier ne fut pas peu surpris d'entendre citer le sien parmi les autres noms.

— Voilà qui est plus que fort! s'écria t-il en se mettant à descendre la Grand'Rue:

— C'est Boileau, dit vivement Merlin, c'est Boileau qui a donné votre nom, répondant de vous.

— J'en suis fâché pour lui, répliqua M. Trévier, mais je ne puis pas accepter cela.

— Voyons, Etienne, voyons, ne vous emballez pas.

— Mais je ne m'emballe pas, jamais je n'ai été si maître de moi, dit M. Trévier froidement.

Tout en parlant, les deux camarades étaient arrivés au Bureau de la Place qui fut le premier Quartier général révolutionnaire et se trouvaient au milieu de deux groupes d'exilés parmi lesquels on remarquait des hommes mûrs tels que Brutus Casimir, l'ancien sénateur, qui portait le titre platonique de « commandant en chef des forces révolutionnaires », Gélus Bienaimé, Magnan, Joseph Muller, Adolphe Pinchinat père, Diogène Bras; d'autres moins âgés tels que Jean Baptiste Ramir Chenet, Massillon Jean-Bart, Bourraine aîné, Auguste Kavanagh, Annibal Beaugé Vilmar Péan. Robert Jean Pierre, Paul Etienne, Turenne Guerrier, Lascases Samson, Stanislas Bariento, Antonin Boncy Moreau fils, Jean-Pierre Bazelais, Alfred Brisard, Joachim Nicolas, Thermitus Rosier, Antoine Nicolas, Vincent-Guerrier Loiseau, Titon et Adamar Passé (de Saint-Marc), Pinchinat fils, Modès, Godefroy Noël, Résilus Rincher, Charles Desroches, Philoxène Bazin qui était gendre de Désormes Gresseau, Paulémon Berthaud qui était frère du tribun...

Il sembla à M. Trévier que quelques-uns d'en-

tre eux se plaignaient du brusque départ du navire américain « *Tropic* » -- lequel devait rester à leur disposition pendant au moins trois mois.

— Parfaitement, insistait un jeune exilé, Bazelais nous avait laissé entendre que cela serait ainsi.

— Attendez-moi ici, dit Merlin à M. Trévier, en se dirigeant vers le Bureau de la Place, rempli de monde, je reviens tout de suite.

— Eh ! devant !... cria une voix derrière M. Trévier : celui-ci dut s'effacer pour laisser passer trois cavaliers d'aspect romantique sous leurs dolmans sombres et leurs grands feutres noirs relevés au côté gauche par l'attache d'une cocarde bicolore. M. Trévier reconnut parmi eux Duperrier Cazeau dont on n'oubliait plus la physionomie brune, jeune, énergique et belle du moment qu'on l'avait aperçue une première fois. Un autre cavalier vêtu d'une tunique militaire à boutons d'or que M. Trévier connaissait bien, rejoignit les trois premiers. C'était notre ami Romulus.

— Etienne, *addio* ! lui cria l'ancien commissaire.

— Bon voyage ! répondit M. Trévier.

Et les quatre cavaliers remontèrent au galop la Grand'Rue, atteignirent la Nouvelle-Cité, et bientôt on ne les vit plus.

Les groupes d'exilés conversaient encore dans la rue et sous la galerie quand sortit du Bureau de la Place, un homme grand et maigre ayant sur la tête enveloppée d'un mouchoir rouge, un chapeau de panama — il traversa avec précipitation la galerie et ouvrit les bras à M. Trévier :

— Embrassez-moi, *pitite moin*.

Et Boileau Laforest — car c'était lui ! — colla sa bouche édentée et rentrée contre la bouche d'Etienne Trévier, sous l'œil bienveillant et ad-

miratif de Merlin qui avait suivi son général. Puis après avoir présenté le commerçant miragoânais à ses amis, Boileau lui dit :

-- Venez, *pitite moin*, venez avec moi.

Et il introduisit M. Trévier dans la maison où logeait le Chef d'exécution. Boileau pénétra seul dans une pièce où après avoir causé à voix basse avec quelqu'un, il sortit en faisant signe au commerçant qu'il pouvait entrer.

Quelques secondes après, M. Trévier se trouvait en face d'un homme de taille un peu au-dessous de la moyenne et vêtu d'un habit militaire vert foncé et d'un pantalon blanc. C'était Boyer Bazelais.

Il accueillit M. Trévier avec aisance ; et sur un ton de bonté affectueuse, il invita le commerçant à s'asseoir près de lui.

Le Chef d'exécution exposa dans un langage très net le but de son expédition qui était d'établir le règne des principes sous l'égide de la Constitution de 1867 ; dit que la révolution était organisée de manière à réussir indubitablement ; que le fait seul du débarquement des exilés à Miragoâne allait produire une commotion extraordinaire dans tout le pays ; que la Révolution allait se propager comme une trainée de poudre d'un bout à l'autre de la République ; et que au fur et à mesure des adhésions, des comités devront être composés des principaux personnages des localités, lesquels comités, au triomphe de la Révolution, auront à déléguer un nombre proportionnel de leurs membres ; que ces membres-délégués se réuniront en assemblée générale pour former le Gouvernement provisoire qui aura à administrer le pays jusqu'à l'élection du nouveau chef de l'Etat. C'est ainsi, par exemple, que M. Etienne Trévier a été choisi pour faire partie du comité en tant que notable de Miragoâne.

— J'ai le regret de ne pas pouvoir accepter, dit M. Trévier.

— Pourquoi, voyons ?

— Parce que c'est une idée arrêtée chez moi de ne jamais me mêler de politique. Je suis anti-révolutionnaire jusqu'au plus intime de mon être.

Alors le Chef d'exécution se mit à faire un tableau exact, en somme, de la situation politique du pays, expliquant que l'absolutisme étant le règne du bon plaisir ne pouvait être que contraire au développement des peuples — lesquels n'évoluent que sous l'impulsion du libéralisme dont l'essence est le contrôle ; enfin il conclut de la nécessité pour les hommes de mérite de ne pas se désintéresser des affaires publiques, car l'abstentionnisme, en politique, est chose d'autant plus grave qu'Haïti a une mission d'honneur à remplir dans l'histoire de l'humanité, et que le mérite individuel de chaque haïtien est représentatif de celui de toute une race. Donc, ne nous abstenons pas, conclut-il.

M. Trévier écoutait cette voix chaude, colorée, nuancée, dont l'accent de sincérité le frappa. Dans cet homme au visage pâle, au front large et à la barbe de prophète, il sentit un orgueil immense — et si comme personne ne l'ignore, la vanité est un ridicule et même un vice, l'orgueil qui est le sentiment qu'un homme de valeur a de sa valeur, est une qualité et une très haute. L'orgueilleux fera le sacrifice de sa fortune et de sa vie pour ce qu'il croit juste — pas le vaniteux qui n'entend que donner une idée avantageuse de sa personne sans posséder des qualités solides de fond.

— Alors, Monsieur Trévier, nous pouvons compter sur vous.

— C'est impossible. J'éprouve une sympathie profonde pour votre personne et pour vos idées,

je vous sens un grand cœur et une grande âme, c'est pourquoi j'aurais aimé à vous être agréable en quelque chose — je vous admire et je vous estime, mais pas jusqu'à me jeter dans une révolution. Et celle que vous inaugurez me paraît si grosse de conséquences désastreuses si vous échouez, que je tremble rien qu'en pensant à la responsabilité morale qui pèsera sur votre nom.

Le Chef révolutionnaire demeura un moment silencieux, puis d'une voix calme, il dit en appuyant sur chacune de ses paroles :

— Il y a ceux qui font les révolutions et il y a ceux qui les provoquent — les vrais coupables, ce sont les derniers. Or, j'ai été positivement acculé au rôle d'insurgé par la manière abominable dont les élections législatives ont été faussées par mes adversaires...

— Hélas ! fit M. Trévier, c'est là le triste côté de la vie qu'il faut toujours que les affaires humaines soient mêlées d'un levain mauvais. Mieux eût valu pour vous d'accepter le fait accompli et de maintenir votre libéralisme sur le terrain de la discussion à la tribune, dans le journal, et dans le livre, que d'arriver où vous en êtes. Si le parti libéral est détruit dans la lutte que vous engagez la carabine à la main, c'en est peut-être fait de ce pays qui perd à jamais son équilibre politique. Le parti national qui resterait seul debout et qui n'aurait plus d'adversaires pour discuter avec lui, cesserait de se développer et arriverait bien vite à se subdiviser en de petites cliques d'ignorants, recherchant le pouvoir pour la satisfaction de leurs appétits et non plus pour la réalisation des idées. Vous voyez que c'est la question même du progrès en Haïti qui se trouve présentement en jeu.

— C'est vrai, dit Bazelais, soucieux, comme se parlant à lui-même, aussi j'ai beaucoup résisté avant d'entreprendre cette expédition. A part

Paul, Price et un ou deux autres de mes amis qui étaient contre, tous ces messieurs me pressaient. Un jour, Talleyrand Laroche m'a dit: « Ah ! si c'était Brice !... » Ce mot m'a cinglé comme un coup de fouet...

S'apercevant qu'il s'était égaré sur la pente des confidences, le Chef d'exécution se ressaisit, il s'écria :

— Mais je triompherai, parce que...

— Parce que...

— Parce que la Providence ne m'abandonnera pas.

— La Pro... fit M. Trévier comme s'il avait mal entendu.

— La Providence, répéta Bazelais avec confiance.

M. Trévier se leva et exprima le désir de se retirer.

Le Chef révolutionnaire lui dit :

— Ainsi vous refusez de vous associer à ma cause ?

— Oui.

— Alors, adieu, Monsieur !

— Bonne chance, général.

Les deux hommes se quittèrent un peu irrités l'un contre l'autre, mais s'estimant cependant.

En rentrant chez lui, M. Trévier eut une conversation à voix basse avec sa femme, puis après avoir déjeuné, il monta dans sa chambre. Quand il en redescendit, il tenait à la main une grosse valise et demanda son fils.

Après bien des recherches, on finit par découvrir le petit Paulémon sur l'Ilet à l'endroit où les frères Laroche commençaient à élever un rempart.

M. Trévier adressa avec douceur des reproches

à l'enfant, plus il l'embrassa tendrement ainsi que Madame Trévier.

Un instant après, on pouvait le voir, sa valise à la main, traverser la place dans la direction nord. Arrivé devant la maison de l'américain Mitchell au sommet de laquelle flottait le pavillon étoilé, il y pénétra.

M. Etienne Trévier était au consulat.

VII

ROMULUS était parti à cheval le matin même de l'arrivée de *ces messieurs*, accompagnant trois exilés jacméliens : Duperrier Cazeau, Kenscoff aîné et Vicière Chanlatte dans une mission auprès d'un certain Cléovil Modé, des Côtes-de-Fer. Les missionnaires ne purent sans doute aller bien loin, car ils furent bientôt de retour. Ce Cléovil Modé était l'homme sur qui Bazelais semblait compter le plus. Chanlatte qui, paraît-il, le connaissait, fut placé au « Carrefour Desruisseaux » — endroit situé à l'intersection des routes du Pont d'Aquin et de Jacmel par la montagne, afin d'entrer en communication avec lui, quand sachant la présence de « ces messieurs » sur le pied de guerre à Mira-

goâne, Cléovil Modé se serait empressé de venir à la tête de ses hommes leur apporter son concours puissant. De cette façon, on serait assez nombreux pour lever la marche sur Port-au-Prince.

C'est une tristesse, en vérité, que de lire les lettres pressantes écrites par Bazelais à ce personnage falot, qui pour ainsi dire n'a jamais existé - bien que la prise d'armes des Côtes-de-Fer, en Août, lui ait été attribuée. Cléovil Modé était tellement un mythe, qu'à un certain moment, le Président Salomon s'est servi de son nom contre Bazelais. On sait que les mythes appartiennent à tout le monde — surtout les mythes révolutionnaires. (1)

(1) En fait, Cléovil Modé était commandant de la Place et de la Commune des Côtes-de-Fer. Il avait vraiment promis son concours à Bazelais, de qui d'ailleurs il avait reçu des sommes d'argent. Il devait prendre les armes, ainsi que Jacmel, dès la descente des exilés sur un point de la République. Dans ces conditions, Miragoâne s'imposait comme lieu de débarquement et constituait une excellente base d'opération, pour parler comme Perpignand répétant une expression de son chef. Le plan de Bazelais était donc logique — seulement on ne choisit pas pour clef de voûte d'un plan, une ombre vaine comme Cléovil Modé. Quand on dit ici que Cléovil Modé n'a pour ainsi dire jamais existé, on entend par là, que ce qui constitue l'homme, le caractère lui ayant manqué, Cléovil Modé ne compte pas. Balançant entre le devoir et la trahison, il ne se décida à prendre les armes que très tard, quand il s'aperçut que *sa personne était exposée* — le Président Salomon étant au courant de son jeu.— L'homme des Côtes-de-Fer fait partie des unités humaines dont il est parlé avec tant de mépris dans la *Divine Comédie*. Au troisième chant de l'*Enfer*, Dante introduit par Virgile dans un endroit « où des soupirs, des pleurs, des cris perçants retentissaient, » s'écrie : « Maître, qu'est-ce que j'entends, et quelle est cette foule qui paraît si accablée par la douleur ?

— « Ce misérable sort est celui des tristes âmes de tous ceux qui vécurent sans blâme et sans éloge. Elles sont mêlées à ce mauvais chœur des anges qui ne furent ni fidèles ni rebelles à Dieu, *mais qui furent pour eux-mêmes*. Le ciel les a chassés parce qu'ils terniraient sa beauté, et l'enfer les repousse parce que les coupables en tireraient quelque gloire.

Cependant Miragoâne qui, au matin du 27 Mars, avait ressemblé à une ville en fête, eut un tout autre aspect dans l'après-midi de ce même jour. Des bruits qu'une bataille sanglante avait eu lieu au Pont à deux heures de la ville, circulèrent avec intensité. Comme plusieurs Miragoânais avaient accompagné Boileau Laforest qui s'était chargé d'aller faire déguerpir le commandant de la Place du « Tyran » qu'on savait campé là avec une centaine d'hommes, l'inquiétude s'était emparée de tous les esprits. Bientôt une publication fit savoir que l'ennemi était chassé du Pont et que du côté des « Soldats de la Révolution », il n'y avait qu'un blessé, Annibal Beaugé, de Port-au-Prince, un des plus fins tireurs parmi les exilés, tous tireurs excellents.

Bien avant la publication officielle, Boileau avait eu soin d'annoncer sa victoire à la population, en parcourant la ville au grand galop de son cheval et en criant à tue-tête à chaque carrefour :

— Nous *taillé yo !* (1)

Un poste fortifié fut immédiatement établi au Pont sous le commandement de Gélus Bienaimé.

Il n'était que temps, des troupes arrivées de Petit-Goâve attaquèrent sans succès le Pont, le lendemain 28 : Gélus Bienaimé blessé dut remettre le commandement au fameux Désormes Gresseau. Les troupes du gouvernement — les « envahisseurs » comme on les appelait — furent encore repoussées le 29. Le 30, les avisos l'*Egalité*, et le

— « Maître, quel est le tourment qui les accable, et qui les fait pleurer si fort ?

— « Je te le dirai brièvement : ils n'ont pas l'espérance de mourir, et leur vie obscure est si basse, qu'ils sont jaloux de tout autre sort. Le monde n'a pas gardé leur souvenir, la miséricorde et la justice les dédaignent. *Ne parlons pas d'eux, mais regarde et passe* »

(1) Nous les avons battus.

Raynaud, parurent devant le port et commencèrent à débarquer des soldats à la Source Salée. Le samedi 31 Mars au matin, le rempart du Détour, dans la ville même, était attaqué avec impétuosité par la Garde présidentielle qui ne fut repoussée qu'après trois heures d'une lutte très chaude.

On peut dire que le Président Salomon ne perdit pas une minute dans ce moment critique ; il prit l'offensive avec une vigueur, une promptitude dans la détermination qui déconcertaient d'autant plus les exilés — que Bazelais, d'après des correspondants de Port au-Prince, leur avait affirmé que le Président dégoûté ne cherchait qu'une occasion pour abandonner le pouvoir et quitter le pays...

En attendant l'investissement de la ville fut entrepris de façon si sérieuse par l'armée assiégeante forte bientôt de plus de 7.000 hommes qu'en moins de quinze jours, Désormes Gresseau, quoique victorieux, dut évacuer le Pont trop éloigné pour s'établir au Carrefour-Desruisseaux (1) qui

(1) Poste commandé par Magnan jusqu'au 4 avril — Pendant que Désormes Gresseau, au Pont, contenait avec une vaillance inouïe, les masses salomoniennes ; Magnan, au Carrefour-Desruisseaux, voyant déboucher sur la route d'Aquin, dans l'après midi du 8 avril, une colonne qui paraissait amie, la laissa s'avancer avec d'autant plus de confiance que Chanlatte avait reconnu que la colonne avait pour chef Cléovil Modé. A dix pas du poste Magnan, l'homme des Côtes-de-Fer l'aborda à coups de fusil en même temps que Anselme Prophète descendant du morne dominant le Carrefour-Desruisseaux, attaquait les insurgés à leur flanc droit. Magnan pris à l'improviste et blessé légèrement, dut replier sur la ville. Et voilà Désormes Gresseau enveloppé de tous côtés par des forces supérieures. En présence de ce danger, Bazelais sut parler à ses amis sur un ton qui les embrasa. Une heure après, Magnan reprenait le Carrefour Desruisseaux, et le lendemain il en remettait le commandement à Désormes Gresseau.

n'est qu'à un kilomètre de la ville — et encore là exposé à voir ses communications coupées avec le Quartier-général révolutionnaire, il reçut l'ordre du Chef d'exécution, de rentrer en ville. Dans l'intervalle, il perdit deux de ses compagnons : Etienne Supplice et Charles Lassègue, broyés par des boulets. Miragoâne eut à pleurer la mort de Turenne Sorel et de Cléobule Lamarre.

Les troupes assiégeantes sous les ordres du Secrétaire d'Etat François Manigat, délégué du Gouvernement et des généraux Anselme Prophète, Henri Piquant, Vériquain, Paul-Emile Laporte, Pétion Pierre André et Plaisil Rock, commandant de l'Arrondissement de Nippes, qui s'était enfui en canot, de chez Ahrendts — les troupes du gouvernement occupaient le Détour à l'ouest, les environs de la Nouvelle-Cité au Sud, le Saint-Romme à l'Est; au Nord, les avisos et au Nord-Ouest les canons des îlots de la mer, lançaient leurs boulets sans s'inquiéter de rien. D'autre part, les assiégeants maîtres des sources qui alimentaient les deux fontaines de la ville, avaient détourné l'eau. Force fut aux assiégés de recourir à l'eau des puits. Les privations commençaient et avec elles, les maladies.

Les esprits les plus légers entrevirent alors qu'une révolution pourrait bien n'avoir rien de plaisant.

En effet, jamais drame plus héroïque, plus poignant et plus sanglant ne se déroula devant un peuple ignare, que celui de ces quelques hommes épris de chimères, enfermés dans la moitié d'un village, pressés, resserrés, bombardés et mitraillés à bout-portant par une armée écrasante — mais résistant quand même, résistant dix mois, non seulement aux balles, aux boulets, aux incendies, mais encore aux maladies, à la fatigue, à la faim, au désespoir ; luttant jusqu'au dernier jour, trop

orgueilleux pour se soumettre purement et simplement comme on le leur demandait - bien que quelques-uns en eussent la pensée — et comprenant dans un éclair que la gloire serait dans leur mort grandiose et que cela témoignerait un jour en faveur de leur race méprisée justement à cause d'un amour déréglé de la vie, d'un agenouillement béat devant les instincts et d'une impuissance maladive à dire la vérité....

Partis de l'exil au nombre de quatre-vingt-onze, ils avaient débarqué quatre-vingt-dix, (1) parce que l'un d'entr'eux Démosthène Fils-Aimé s'était fait abandonner à Port Morant sous le doux prétexte qu'il lui fallait trouver une tasse de café avant de monter à bord...

Sur le nombre précité, il convient d'ajouter trois ou quatre Cubains qui ne surent jamais au juste ce qu'ils étaient venus chercher à Miragoâne. Ces malheureux représentaient l'élément comique dans le drame romantique où ils se trouvaient jetés, mais d'un comique navrant comme seule la vie réelle sait nous en offrir le spectacle. Pendant les dix mois près que dura ce siège de Miragoâne — autrement fameux que celui de Troie si célèbre et qui se passa tout en discours — les pauvres Cubains étaient renvoyés d'un poste à l'autre sans qu'ils pussent jamais se faire entendre ni entendre eux-mêmes qui que ce soit, et finalement

(1) Le chiffre de 105 donné par Mathurin Legros est inexact. On se base généralement sur les 102 signatures de *l'Adresse au peuple* du 4 mars, pour établir le nombre des débarqués — mais outre Edmond Paul, Bruno et Fils-Aimé, neuf autres signataires restèrent à Kingston : c'étaient MM. Pomié, Lecorps fils, François Jean Louis, Adam, Saint-Arnaud Perpignand, J. R. Chenet (Chamile), Dorfval, Léonidas Clairvaux et D. Passé — ce dernier pour cause de maladie.

c'était dans le poste de Kenscoff aîné, lequel parlait espagnol, qu'ils finissaient toujours par échouer — et Kenscoff, mauvais coucheur, se refusait catégoriquement à converser avec eux.

Un moment, les Cubains furent avec Romulus qui commandait provisoirement le Fort Réfléchi. Si Romulus avait pu commander un poste aussi important, c'est que son grade de général de division avait été maintenu par le Chef d'exécution. Notre ami était donc assimilé à un exilé qui tous étaient généraux, en principe. Quant aux nombreux Miragoânais, jeunes gens et pères de famille, qui s'étaient joints à la Révolution et se battaient admirablement — c'étaient des *citoyens*.

En attendant, les boulets et la mitraille pleuvaient sur la ville, les combats succédaient aux combats et les incendies aux incendies. Les avant-postes de l'armée assiégeante, protégés par de solides remparts élevés de nuit, étaient à cinq minutes du poste d'Epaminondas Desroches au Détour et le bombardaient à toute heure ; le poste du Quartier-général situé désormais à l'extrémité-sud de la Grand'rue et commandé par Désormes Gresseau était à une même distance des assiégeants, fortement établis au Fort Brice. A certain moment, on causait ensemble d'un camp à l'autre.

Depuis longtemps, les femmes, les enfants, les vieillards, les fous, avaient commencé à abandonner la ville. En avril déjà, une première fournée avait été embarquée sur un brick américain en rade dont le chargement avait été interrompu le 27 Mars.

Du consulat, dans l'embrasure d'une fenêtre, M. Trévier avait suivi ce premier exode, il avait vu sa femme, sa mère et son petit Paul monter à bord, puis au moment où le navire dérapait,

son cœur battit à se rompre, et ses yeux se gonflèrent de larmes lorsqu'il y aperçut une jeune femme debout à l'avant qui lui envoyait des baisers et une petite main qui s'agitait désespérément vers lui.

Quand le brick fut à deux kilomètres du port, l'*Egalité* l'aborda — quelques jours après, il devait être remorqué avec égards jusqu'à Port-au-Prince.

M. Trévier était encore à la fenêtre du consulat, lorsque des détonations nourries parties à la fois du Détour, du Bel-air, de la Nouvelle-Cité et de la Source espagnole, lui firent comprendre que la ville était encore attaquée de toutes parts.

Le *Raynaud* pénétra jusque dans la rade et fit jouer ses mitrailleuses sur le poste de l'Ilet composé de dix exilés sous le commandement de Duperrier Cazeau. Ce poste soutenait déjà une lutte formidable contre les remparts du Détour qui le mitraillaient et le bombardaient à travers le bras de mer les séparant, tandis qu'Epaminondas Desroches débordé à son poste de l'entrée du Détour, au pied de la montagne, cerné même un moment par plus de mille hommes de troupes régulières, parvint cependant avec huit hommes à se dégager, faisant mordre la poussière à un grand nombre et mettant le reste en fuite. En même temps un incendie éclata dans une maison de l'Ilet. Duperrier Cazeau se trouva ainsi avoir tout contre lui, et il fit face à tout avec une résolution, un courage, un sang-froid merveilleux. Il obligea le *Raynaud* à s'éloigner, il réduisit au silence la pièce du Morne-Blanc, il porta les combattants du Détour à rentrer leurs mitrailleuses dans les remparts, pendant qu'enveloppé en partie par les flammes, il avait à se garer contre les débris des maisons qui s'effondraient sur son poste et à

protéger les travaux des camarades accourus pour combattre l'incendie.

Ce jour-là, Duperrier Cazeau et Epaminondas Desroches égalèrent les héros les plus chantés des âges guerriers...

Du balcon du consulat donnant à l'ouest et au sud, M. Trévier put assister, vers les sept heures du soir, à l'écroulement de sa halle située sur l'Ilet où il avait trente-cinq mille livres de café et un lot de cacao qui brûlèrent toute la nuit — ce qui était une perte dépassant quinze mille dollars.

L'infortuné commerçant ne se plaignit pas, il ne gémit pas, il ne déclama pas. Seulement, quelques jours plus tard, il pria l'Agent consulaire américain d'obtenir du *Comité central*, l'autorisation de l'embarquer en même temps que les femmes et les enfants réfugiés au consulat français et en faveur desquels l'Agent consulaire français négociait la sortie.

Le *Comité central* refusa d'accorder l'autorisation demandée, et même saisit cette occasion pour inviter M. Trévier « à venir prendre part à la défense de la ville et de ses intérêts menacés, à l'instar de Messieurs Turgeau Roc, Louis Bardinal, Seymour Gros récemment sortis du consulat français. »

M. Trévier haussa les épaules, mais il se sentit envahi par un découragement profond quand il eut appris le pillage de son magasin de provisions américaines, situé rue du Bord-de-mer, pillage que le *Comité central* décorait de l'expression métaphorique : *Réquisitions*.

Comme l'Agent consulaire américain avait quitté la ville en même temps que l'Agent consulaire français, le curé de la paroisse et les réfugiés

femmes et enfants, à bord de la « Sentinelle » sous pavillon français, M. Trévier ayant constaté que le consulat américain était comme une cible pour la pièce du Morne-Blanc et les canons de *l'Egalité*, se décida à un acte très original : un bon matin, il prit sa valise, traversa la place et regagna sa maison privée, gardée par sa fidèle vieille servante Altina, laquelle prenait soin de lui depuis le départ de Madame Trévier.

Bien qu'on sût au Quartier-général révolutionnaire que M. Trévier avait réintégré son domicile, il ne fut pourtant pas inquiété. Au commandant de la Place qui parlait de prendre des mesures de rigueur pour porter ce citoyen récalcitrant à se rendre aux remparts, Bazelais avait répondu ces quatre mots.

— Laissez cet homme tranquille.

M. Trévier fit plus ; ayant appris que Boileau, à peine guéri d'une grave blessure, venait de perdre sa mère, il alla lui faire visite, tout uniment

Cet après-midi-là, il fut donné au commerçant de constater à quel usage étaient employés ses bois de campêche de la Nouvelle-Cité — ils servaient à la construction des remparts autant du côté des assiégés que du côté des assiégeants. La grande quantité restante avait été incendiée, purement et simplement.

Le malheureux ne put s'empêcher de soupirer :

— C'est pour arriver là que j'ai tant travaillé... C'est pour voir cela que je me suis imposé tant de privations... Mon Dieu que cela coûte cher d'être Haïtien !... Mon effort est anéanti à tout jamais. C'est dur, vraiment trop dur...

Ce spectacle avait été si pénible pour M. Trévier qu'il se sentit pris de vertige et éprouva soudain une lassitude immense. En rentrant chez lui, le pauvre commerçant se jeta sur le cadre

paré de ses couvertures qu'Altina tendait tous les soirs dans la salle à manger — la chambre du haut étant inhabitable à cause des projectiles qui la traversaient à chaque instant.

Quand Altina apporta à son maître le petit plat de morue habituel, le commerçant grelottant sur sa couche, n'y toucha pas. Altina lui tâta le pouls, M. Trévier avait la fièvre — une fièvre brûlante.

VIII

UNE semaine se passa, puis une autre, puis encore une autre.

Les souffrances du siège augmentaient, les provisions alimentaires commençant à manquer.

Un jour, Romulus invité à se rendre au Quartier-général, apprit d'Octave Merlin, en passant au poste périlleux de La Croix qu'Etienne Trévier après être retourné chez lui, était tombé malade, et que sans les soins dévoués du Docteur Etienne, il eût été perdu.

— Bon ! j'irai le voir, dit Romulus dont la santé robuste résistait à tout,

Et pour éviter les balles des tirailleurs d'Anselme Prophète cachés derrière les fourrés du morne qui descend jusque dans la rue de Nippes, Romulus gagna le Quartier-général par les halliers avoisinant le chemin à pic de la Croix des-Martyrs.

Sitôt annoncé, Bazelais le reçut. De pâle qu'il était auparavant. le visage du Chef d'exécution était devenu d'un jaune mat, et les yeux qui brillaient naguère de tant d'espérances, étaient ternes maintenant.

Bien que le Chef révolutionnaire eût appris que Jérémie fût en armes (1) et que Jacmel ne tarderait pas à l'imiter, la dépression physique était telle chez lui que le mental s'était trouvé comme enveloppé d'une vapeur torpide — mais l'âme était demeurée indomptable.

Il dit à Romulus, d'une voix monotone, en lui remettant une lettre :

— Votre présence est nécessaire à la « Source espagnole » où vous serez d'un grand concours au général Bigaille. Saran, votre concitoyen, vous remplacera au Fort Réfléchi.

Romulus fit le salut militaire et se retira. Il longea par les galeries la Grand'Rue couverte d'herbes — évitant ainsi les coups de feu qu'on n'eût pas manqué de tirer sur lui, du Fort Brice, s'il avait été aperçu — puis après avoir contourné la Place du marché, il gagna rapidement la maison de M. Trévier.

Le commerçant n'avait plus la fièvre, mais ses jambes et ses pieds étaient enflés au point qu'il ne pouvait faire deux pas de suite.

— Les salaisons et l'eau de puits me tuent, dit-il, en voyant entrer Romulus,

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit celui-ci, répétant une phrase qu'il avait souvent entendue sortir de la bouche des exilés : « A la guerre comme à la guerre ! » Puis il ajouta : « Octave *voyé bonjou pou ou gros cou caille* » (2)

— Merci.

(1). Ce ne fut pas précisément en faveur de Brézelais qu'Eugène Margron, Constantin Kerlegand, Lesconflair et leurs amis proclamèrent la Révolution à Jérémie — mais plutôt pour ne pas signer, selon la mode des despoties orientales, une Adresse au Président Salomon.

(2) Expression hyperbolique signifiant : Vous envoie mille fois bonjour.

M. Trévier, ayant remarqué les regards attendris que lançait Romulus à un respectable plat de riz et morue qui s'ennuyait sur la table, lui dit:

— Vous pouvez attaquer, général.

Et le général ne se fit pas répéter deux fois cet ordre précis.

Le plat avait été préparé au petit salé, supérieurement, par Altina.

— *Hou!* vous avez de bonnes choses ici... c'est fin, exulta Romulus, la bouche pleine.

— Oui, dit M. Trévier, ma femme, avant de partir, a eu la prévoyance de garnir de provisions le bas de l'escalier, d'ailleurs admirablement défendu par Altina contre les réquisitions.

— Une bonne femme, rien ne vaut ça, dit Romulus.

— C'est pour cela que vous en avez deux, fit M Trévier.

— Certainement, répliqua Romulus. Le Père Le Marguer, dans le temps, avait voulu me porter à abandonner l'une pour l'autre. Je refusai catégoriquement. L'Eglise elle-même enseigne qu'on ne doit pas faire gras continuellement— que les vendredis, les quatre-temps et les vigiles, il faut faire maigre. .

— Si bien donc, interrompit M. Trévier en riant de grand cœur de la casuistique de Romulus— vous faites gras avec Viergina et maigre avec Isménie.

— Voilà ! acquiesça Romulus qui ajouta en clignant de l'œil— vous comprenez Etienne, que si une daube est quelque chose de bon ; un petit hareng, ça n'est pas mauvais non plus. Malheureusement. depuis tous ces événements, je jeûne.

— Où sont-elles donc, vos femmes, demanda M. Trévier?

— A Port-au-Prince! elles y étaient bien avant le 27 Mars à cause de l'arrestation de Toussaint

et de Boyer. Mes autres enfants plus jeunes ont été embarqués en même temps que Mme Trévier, au mois d'Avril.

— Vous êtes donc tout seul ici, comme moi.

— Mais non. Mon garçon, Christophe, qui était le subrécargue de votre goëlette, est ici, il est avec Rénélique à la Nouvelle-Cité, et c'est une très bonne carabine. C'est Rothschild, pauvre diable, que j'ai perdu; il est mort à La Croix, d'une balle qui lui a traversé le cœur.

Il avait dit cela simplement, comme une chose toute naturelle, ajoutant :

— Mes trois maisons sont brûlées avec tout ce qu'elles renfermaient.

— Pauvre Romulus!

— Ne dites pas « pauvre Romulus » ; du moment que les principes de la Révolution triomphent, c'est là l'essentiel.

— Quels sont-ils, les principes de la Révolution? demanda M. Trévier, malicieusement.

L'ancien commissaire chercha une minute, fit quelques grimaces, et finalement, garda le silence.

Il ne savait pas.

Au bout d'un instant, il fit signe gaîment qu'il boirait bien quelque chose qui ne fût pas de l'eau de puits.

M. Trévier s'écria :

— Altina, le rhum!

Le visage de Romulus prit une expression extatique.

Altina entra et déposa sur la table une carafe remplie de la liqueur de feu. L'ancien commissaire se servit avec complaisance ce qu'on appelle un " *trois doigts gaillés* " (1) qu'il dégusta lentement, les prunelles perdues vers l'au-delà.

(1) Ce qui équivaut à un demi-verre de rhum.

Lorsqu'il revint à la réalité, il s'écria avec énergie.

— Etienne, vous êtes un homme que j'aime... je suis prêt à verser tout mon sang pour vous.

M. Trévier sourit et demanda:

— Qui commande le poste de l'Ilet?

— Duperrier Cazeau fils. Malheureusement il a reçu au cou une blessure tellement grave, qu'on doute qu'il en réchappe. Tout de même, le Docteur Etienne espère le sauver. Aujourd'hui, c'est Talleyrand Laroche qui est le chef de ce poste.

— Il y a là de fameux hommes, dit M. Trévier avec admiration.

Romulus bondit :

— Et au Détour *alor* (1)? Et à La Croix? Et au Fort Réfléchi? Et au Fort Némorin? Partout, ce sont de fameux hommes! Et à la Nouvelle-Cité? Rénélique, *papa, hé!... où couè cé p'tit bonhomme ça?* (2) Et Désormes Gresseau. *frè. ou couè cé vié gaçon ça?* (3) Chaque fois que l'ennemi déborde par la Nouvelle-Cité ou par le morne qui descend à la rue de Nippes, c'est Désormes qui sort et le taille en pièces jusque dans ses retranchements. Du reste, les envahisseurs sont obligés de reconnaître que Miragoâne est imprenable.

— C'est à-dire qu'elle est vaillamment et admirablement défendue, rectifia M Trévier. La ville est si prenable qu'en plusieurs fois les troupes du gouvernement y ont fait irruption. J'ai vu dernièrement une colonne arriver jusqu'au Bel-air, coupant la communication entre Némorin et le poste de l'Eglise qui se trouvait ainsi pris à revers et par derrière. Et cependant M Paulémon

(1) A présent.

(2) Intraduisible littéralement. Romulus entend dire que Rénélique était un homme d'une très grande bravoure.

(3) Même idée sous une autre forme.

Berthaud avec trois ou quatre hommes a paru et il ne lui a pas fallu dix minutes pour chasser avec pertes cette colonne forte au moins de trois cents hommes. Je ne suis pas suspect de sympathie pour les exilés, mais j'ai admiré cela.

— Mais à Réfléchi, à quatre heures du matin, l'autre jour, l'ennemi est arrivé jusque dans nos remparts; à nous quatre, Joseph Lamour, Saran, le cubain Manuel et moi, nous l'avons culbuté. Les exilés du poste étaient tous malades.

— C'est beau, cela, Romulus.

— Qu'est-ce que vous voulez, énonça fièrement Romulus, nous combattons pour des *idées*, nous!

— Vous êtes toujours au Fort-Réfléchi ?

— Non. A partir de cet après-midi, on m'envoie à la « Source espagnole » commandée par Succès Bigaille. On a débarqué des troupes ce matin à Saint-Romme et il est probable que l'effort de l'ennemi se porte de ce côté.

Et il ajouta en n'ayant pas l'air de remarquer la carafe de rhum :

Je viendrai vous voir souvent, Etienne.

— Qui commande le Fort Réfléchi, interrogea M. Trévier ?

— Pio Rigaud. Mais comme il est malade, c'est moi qui commandais à sa place.

— Est-ce qu'il y a d'autres Miragoânais au Fort-Réfléchi ?

— Un seul, Saran qui m'a remplacé. Il a mérité d'être fait général de division, tant il a montré de valeur dans les divers assauts que nous avons eu à repousser depuis Mars.

— Voyez-vous cela! fit M. Trévier. Qui se serait jamais imaginé qu'il y eût l'étoffe d'un héros dans Saran, un garçon si inoffensif.

— Ah! les événements font l'homme, dit Romulus, en frappant le plancher de la crosse de sa carabine.

— Et Octave, il va bien ?

— Très bien. Il est à La Croix avec Loctamar Mayard et Mathurin Legros. C'est lui qui m'a dit que vous étiez très souffrant.

— Oui, j'étais assez mal quand il est venu me voir la semaine dernière

A ce moment, cinq heures du soir, il leur sembla que le bombardement redoublait du côté des remparts et qu'une vive fusillade avait lieu vers le sud-est.

— Ça chauffe du côté de Réfléchi et de La Croix, fit Romulus en se levant. *M'allé*...(1) il faut que je me rende à mon poste, surtout que je crois la « Source espagnole » assez dégarnie comme ça. J'avais prévu cette attaque ; toute la matinée d'aujourd'hui, des rafales non dirigées contre nous se sont fait entendre à intervalles réguliers, dans les camps ennemis — nous avons pu savoir vers midi que c'était Manigat qui décimait l'armée assiégeante pour la porter à plus de résolution dans les attaques. Au revoir.

On tirait maintenant sur toute la ligne du Bel-Air...

— Ah ! fit Romulus, déjà dans le corridor, on a attaqué Paul Berthaud. Ça devient grave. A demain, Etienne, si Dieu veut !

— A demain.

Et Romulus se rendit avec des précautions et des ruses d'indien à son poste de la « Source espagnole » qui se trouvait au loin derrière la prison et que dominait l'Eglise sur le parvis de laquelle, un rempart commandé par Alexandre David, protégeait la partie nord de la ville.

Le combat dura deux heures et les assiégeants furent repoussés sous un grain de pluie très violent.

(1) Je m'en vais.

Vers les sept heures, après l'averse, on frappa avec quelque impatience à la porte du corridor de M. Trévier.

— Qui est là ?

Une voix plaintive répondit ;

— C'est moi, Octave, je suis blesé.

Altina alla ouvrir et rentra bientôt, suivie de Merlin appuyé sur un exilé.

Le pauvre Octave avait été atteint à l'épaule par un éclat d'obus. On le coucha dans une dodine et Altina lui fit un pansement sommaire. Merlin n'était sans doute pas grièvement blessé, car il exprima le désir de manger un peu de ce riz tentateur mélangé de morue, oublié là sur la table.

L'exilé déclara que pour sa part il imiterait volontiers Merlin ; Altina leur en servit à chacun une bonne assiettée, après quoi, ils burent avec onction un coup de rhum.

Cet exilé était un homme à physionomie mélancolique, un de ces être marqués par la fatalité pour être victimes des injustices humaines. Après avoir bu, il se leva et alla à la porte donnant sur la cour de la maison ; là, il observa un moment le temps qu'il faisait. La nuit était épaisse et il n'y avait pas une étoile dans le ciel invisible ; une petite pluie fine tombait.

De temps en temps, quelques coups de feu partis des remparts des insurgés pour tenir en respect les assiégeants, troublaient seuls le silence effrayant planant sur cette pauvre petite ville perdue dans l'obscurité et comme broyée dans une étreinte d'acier.

L'exilé rentra dans la salle à manger et se rassit près de la table à la lueur faible d'une bougie éclairant la pièce. Au bout d'un instant de silence, il se mit à raconter qu'il était pauvre, que marié cependant et père de deux enfants qu'il

chérissait de toute son âme, il s'était vu dans la nécessité de prendre le chemin de l'exil, parce que son frère, suspecté de Bazelaisisme, avait été fusillé par Jean-Jumeau aux Gonaïves, dans la fournée des quatorze victimes du 6 Mai 1882, que personnellement, il ne s'était jamais occupé de politique, que commis dans un magasin, c'était avec ses modestes appointements qu'il faisait vivre sa petite famille, laquelle devait se débattre dans une misère affreuse à cette heure, car sa femme qui était douce et bonne n'avait pas beaucoup d'initiative; et que c'était pour éviter la prison et la fusillade dont on le menaçait qu'il avait dû se réfugier dans un consulat et ensuite partir pour la Jamaïque, sans un centime. Après une année de souffrances et de misères, il avait accepté les propositions du Chef du parti libéral qui lui offrait de rentrer dans le pays où tout était préparé pour le recevoir.

— En effet, ajouta amèrement l'exilé, M. Bazelais ne croyait pas si bien dire, on nous a reçus d'une manière admirable.

Et l'exilé se lamentait sur ce que l'évacuation de la place tentée dans la première quinzaine d'Avril n'avait pas été exécutée; et il regrettait de ne s'être pas enfui à cette époque avec Diogène Bras, Magnan et Joachim Nicolas dans leur petit canot.

Merlin bouillonna.

— Quand on s'est engagé dans une entreprise révolutionnaire comme celle-ci, s'écria-t-il, le sort de chacun est lié à celui de tous ses compagnons; en se sauvant comme ils l'ont fait, ces messieurs se sont conduits d'une manière que je ne veux pas qualifier pour le moment — mais je ne les admire pas.

— Ils ne se sont pas sauvés, répliqua l'exilé d'une voix morne; c'est du consentement du

Chef d'exécution qu'ils prirent la voie de mer, parce qu'ils étaient contre l'idée de l'évacuation dans l'intérieur tentée le soir du 10 Avril. (1) Vous vous rappelez qu'arrivés au Carrefour-Desruisseaux, nous avions dû retourner en ville tant le désaccord était grand parmi nous à ce sujet.

(1) Dans une note officielle du *Moniteur*, du 28 Avril 1883, on lit ceci : « Le 13, dans la nuit, les insurgés essayèrent de se sauver, par voie de terre, mais ils durent rebrousser chemin une fois arrivés devant les postes occupés par le général A. Prophète. Dans cette même nuit du 13, Magnan, caboteur et ancien chef des mouvements des ports des Cayes et du Port-au-Prince, Rigaud et Modèze se sauvèrent dans un canot de pêche et arrivèrent à Kingston le 20 courant. Leur premier devoir fut de se rendre à l'Église pour remercier Dieu, etc. » Et dans le *Moniteur* du 12 Mai, il est dit : « Dans la note du *Moniteur* du 28 Avril dernier, il avait été omis de dire que Diogène Bras s'était aussi sauvé de Miragoâne le 13 Avril ensemble avec Magnan, *Rigaud et Modèze.* »

Ces notes sont inexactes. C'est bien dans la nuit du 10 au 11 Avril que l'évacuation fut tentée, et que Magnan et ses amis partirent, ainsi que le témoigne Charles Desroches : « *Mardi, 10 Avril 1883.* Boyer nous envoie dire de « rester sur pied... A dix heures passées, David et Perpignand « viennent de la part de Boyer nous dire de lever le poste en « blanc (le poste du Détour) et de nous diriger sur Desruis- « seaux. Nous abandonnons notre poste.... en passant devant « le bureau de Boyer, nous remarquons qu'il est désert... arrivé « à Desruisseaux... quand chacun apprend de quoi il en est, « on n'est pas d'accord. Les uns veulent rester à Miragoâne, « entre autres Berthaud, Epaminondas, Chanlatte, etc. et d'au- « tres se retirer à Jacmel, en passant sous le feu de l'ennemi. « La discussion s'envenimant et Boyer ne pouvant rien faire, « Epaminondas ordonne aux gens de son poste de le suivre par « le chemin de la ville. Nous sommes arrivés dans notre poste « sans encombre, mais abattus » — « *Mercredi 11 Avril.* — Jour sombre. Bras, *Oudiñine*, Magnan, se sont sauvés. » *Ch. Desroches. Notes de l'exilé*, pp. 18, 19. — Luc Elie dans ses *Réponses* au Questionnaire d'Edmond Paul, confirme ce qui vient d'être rapporté. D'ailleurs, ce fut le 11 Avril que Bezelais ordonna à Déforges Gresseau d'évacuer sur l'heure le Carrefour-Desruisseaux. (Chaney, *Pour l'Histoire*, p. 64.) On n'aurait donc pas pu se porter sur le Carrefour-Desruisseaux le 13 — puisque à ce moment là Anselme Prophète occupait la position — D'autre part, les trois Rigaud de Saint Marc et Constantin Rigaud, de Port-au-Prince, moururent de maladie durant le siège ainsi que *Modès* (et non Modèze) qui s'éteignit le 18 Novembre.

En tout cas, soupira l'exilé, Magnan, Bras et Joachim (2) sont à Kingston maintenant.

— Vraiment ! exclama M. Trévier, ils ont pu traverser le canal de la Jamaïque sur leur frêle embarcation,

— Oui. Un officier de l'armée ennemie nous a appris cela, lors du dernier armistice.

Et le malheureux exilé maudissait Bazelais et Boileau Laforest, qui l'avaient trompé en l'entraînant dans ce trou de Miragoâne où il agonisait — oubliant, le pauvre, combien, à Kingston, il avait poussé à l'expédition, disant avec les autres qu'il était bien préférable de mourir d'une balle en Haïti que de crever de faim sur la terre d'exil.

Devant cette détresse, M. Trévier détourna la tête en songeant que lui aussi n'avait plus rien et que sa pauvre femme et son petit Paulémon étaient jetés maintenant sur le pavé de Port-au-Prince sans un appui.

— Seulement, se dit-il, seulement, ma pauvre chère Eugénie a de la tête, elle !

Et M. Trévier se remit à penser aux moyens de gagner, la nuit, le camp d'Anselme Prophète. Malheureusement, ses jambes et ses pieds enflés ne lui permettaient pas de bouger pour l'instant.

L'exilé s'était levé et se disposait à se retirer.

— Un petit rhum pour vous réchauffer un peu ? proposa aimablement M. Trévier.

— Avec plaisir.

Il but, salua, puis s'en alla sans hâte, se ren-

(2) Joachim Nicolas avait quelque motif de ne pas tenir à partager le sort de ses camarades. A bord du *Tropic*, Bazelais l'avait nommé son chef d'état major général. La presque totalité des exilés capois protesta contre cette nomination sur laquelle Bazelais dut revenir. La raison de cette protestation était que Joachim n'avait pas assez de prestige. *(Cf. Luc Elie)*. Comme si l'égalité du danger ne constituait pas pour tous un égal prestige.

dant à son poste, la carabine sur l'épaule droite.

Il y avait peut-être cinq minutes qu'il était parti, quand M. Trévier dit à Merlin.

— Et dans un pareil état d'esprit, cet homme ne songe même pas à se rendre. Qu'est-ce donc qui le retient ?

— L'honneur, répliqua Merlin.

— Le Président Salomon l'accueillerait à bras ouverts, dit M. Trévier.

— C'est vrai, dit Merlin, s'il se rendait, il y gagnerait la vie, une place et aussi... la honte !

— Et puis après cela, dit M. Trévier, il se trouvera des gens pour contester à l'Haïtien tout sentiment élevé.

— Parce qu'on ne veut pas nous rendre justice, murmura Merlin qui s'endormit profondément sur ces dernières paroles.

Le lendemain, M. Trévier écrivit un mot concernant Merlin au Docteur Etienne qui gardait encore sa maison avec un ou deux amis. C'était une des honorabilités de Miragoâne que le Docteur Etienne, et avec cela un cœur d'or. Il s'intéressait particulièrement à Merlin parce que ayant été Administrateur des Finances, jusqu'au 27 Mars, le jeune homme qui était payeur, travaillait sous ses ordres ; aussi, malgré le bombardement qui continuait de plus belle, il se rendit à l'appel de M. Trévier, muni des médicaments qu'il jugeait nécessaires. Il pansa son jeune ami avec conscience, remit à Altina quelques petits paquets de poudre en lui indiquant le traitement qu'elle aurait à faire pour mettre M. Trévier debout — puis après avoir causé un instant, le vieux médecin partit, en donnant à entendre qu'il ne tarderait pas à « sortir. »

En effet, la nuit suivante, le Docteur Etienne et

ses amis quittaient la ville par le chemin de Saint-Romme.

Deux ou trois autres Miragoânais qui ne voulaient pas prendre part à la lutte et qui avaient été enrégimentés de force dans un corps de « *volontaires* », avaient gagné aussi le camp des assiégeants qui traitaient avec égards ceux qui « sortaient. »

En revanche, il convient de noter un acte touchant d'abnégation et de dévouement — c'est la pénétration dans Miragoâne affamée de deux jeunes gens, Joseph Lamour, de Jacmel, et Hugon de Jérémie, qui venaient apporter leur concours enthousiaste à ceux qu'ils admiraient...

IX



T le siège continuait. Les jours succédaient aux nuits et les nuits aux jours, sans que la canonnade cessât, sans que les combats se ralentissent et sans que les assiégés perdissent un pouce des positions qu'ils occupaient.

Des deux côtés, on désirait la fin de cette lutte douloureuse et sanglante. Autour de Miragoâne, après chaque attaque générale, c'étaient de nouveaux cimetières qui s'inauguraient...

Dès le début des hostilités, à deux reprises, le chargé d'affaires de France à Port-au-Prince, était intervenu, porteur de propositions de paix, une première fois en envoyant à Miragoâne le chancelier de la Légation française, M. Boulanger; une seconde fois, en y venant lui même. Le Président Salomon, mettant de côté tout faux amour-propre et ne songeant, en vrai Chef d'État, qu'à empêcher l'insurrection de s'étendre, consentait à payer les dettes de la Révolution et à protéger les insurgés contre tous sévices jusqu'au jour de leur embarquement pour l'étranger — leur offrant même un steamer à cette fin.

Mathurin Legros, dans sa circulaire du 14 Décembre aux Chefs des différents postes, a prétendu, de bonne foi sans doute, que M. Burdel était parti, le 8 Mai porteur d'une acceptation, en principe, de ces propositions. La vérité est que Bazelais, ne sachant pas si d'autres villes de la République étaient en armes en sa faveur, et s'imaginant que le Gouvernement était aux abois, éluda toute réponse positive. Il ne refusa pas, il n'accepta pas non plus — s'ingéniant à demander des modifications dilatoires au projet du corps diplomatique.

M. Burdel promit de revenir dans la quinzaine rapporter les nouvelles intentions du Président. Sur ces entrefaites, la ville de Jérémie prit les armes (23 Mai). Ce fait décida le Chef de l'Etat à accepter les modifications byzantines proposées par Bazelais. La pièce présentée par le chargé d'affaires de France au consul d'Espagne, M. Garrido, pour être signée, celui-ci refusa sa signature, parce que la nouvelle de la prise d'armes de Jérémie n'y était pas mentionnée.

M. Garrido vit un piège contre les exilés, là où il n'y avait, semble-t-il, qu'une tactique, en somme, nullement malhonnête. Le Président Salomon a dû se dire que si Bazelais était informé de la prise d'armes de Jérémie, il n'eût pas manqué ou de faire de nouvelles exigences ou de repousser l'arrangement, que lui, le Président, avait consenti. Il importait d'éviter que les choses tournassent de cette façon.

Le noble espagnol se roidit, le diplomate français insista, et finalement le Président Salomon renonça. Et voilà comment M. Burdel ne retourna plus jamais à Miragoâne...

Les mois passaient, et chaque jour des vies

s'éteignaient dans la ville assiégée. La maladie avait emporté Brutus Casimir, (1) Turenne Guerrier. (2) Joseph Muller, (3) Pio Rignud (4) et son fils Turenne, (5) Désormes Gresseau, si vaillant. (6) Devimeux Lys (7) qui faisait l'admiration de ses compagnons par la méthode avec laquelle il se battait; enfin Moulite Tuffet, (8) Blain, (9) Rincher (10) et Perpignand (11) avaient suivi les premiers dans la tombe. Les balles et les boulets avaient fait autant de ravages : Lucéna Léveillé, (12) Dantès Martin, le bel éphèbe, (13) Planchet Audigé, (14) Prévost Chavannes, (15) Charles Geffrard, (16) Gélus Bien-Aimé, (17) tombèrent sous les balles adversaires; un même boulet avait broyé Labossière (18) et atteint Antoine Nicolas (19) à la «Source espagnole»; Paulémon Berthaud, (20) Chanlatte, (21) Roy, (22) avaient été tués, et le Miragoânais Saran qui, à l'instar de Romulus, était incapable de comprendre les idées pour

(1) 2 Juin
(2) 22 Juin
(3) 25 Juin
(4) 26 Juillet
(5) 10 Août
(6) 6 Septembre
(7) 15 Septembre
(8) 28 Septembre
(9) 30 Septembre
(10) 12 Octobre
(11) 15 Octobre
(12) 21 Avril
(13) 1er Mai — deux blessur...
(14) 2 Mai
(15) 29 Mai
(16) 8 Juillet
(17) 12 Juillet
(18) 21 Septembre
(19) 24 Septembre
(20) 28 Septembre, frappé d'une balle au front.
(21) 13 Octobre
(22) 15 Octobre

lesquelles il combattait, venait d'être emporté par un boulet.

Les blessés succombaient presque tous à présent. Pas de médecin, et surtout pas de médicaments ! Des blessures dont on aurait eu facilement raison, dégénéraient en gangrène, faute d'antiseptiques. Annibal Beaugé, guéri une première fois d'une balle reçue à la poitrine, fut de nouveau atteint à la jambe. Le Miragoânais Antoine Lully l'opéra avec le couteau d'une marchande de salaisons, et en dernier lieu scia avec une égohine le tibia du malheureux. Annibal Beaugé, après avoir subi courageusement cette terrible opération, n'en rendit pas moins le dernier soupir.... (1)

Du côté des assiégeants, le 22 Septembre, dans une attaque formidable de toutes les positions de la place, des centaines de cadavres jonchèrent les chemins. Henri Piquant, admirable de courage et d'intrépidité, à bord de la *Sentinelle* suivie des deux autres navires de l'Etat, pénétra jusque dans la petite rade et tenta un débarquement; mais Constantin Rigaud, commandant du Fort-Malet, quoique blessé déjà à la hanche et malade, l'en empêcha. Constantin Rigaud dirigea cette défense mémorable dans une dodine, aidé d'Auguste Kavanagh pointant une vieille pièce déterrée, et de six autres de ses compagnons qui entrèrent dans la mer jusqu'à la ceinture en faisant jouer leurs carabines — parmi les six se trouvait le jérémien Hugon qui fut tué. Après une lutte épique où Henri Piquant fut blessé mortellement, les bateaux durent rétrograder et la *Sentinelle* atteinte à la coque par un boulet, alla

(1) 17 Novembre

s'engouffrer derrière les mangliers de la Source salée...

A la suite de cet effort considérable, les assiégeants furent pris de découragement, mais les exilés espérèrent — ils espérèrent jusqu'à la fin.

Ce fut alors qu'un moyen local vint s'offrir aux assiégeants pour mettre fin à cette guerre affreuse qui semblait ne plus devoir se terminer.

Un *houngan* (1) nommé Ti Blanc proposa ses services à Anselme Prophète. Il se faisait fort d'entrer à Miragoâne tout seul et d'assassiner Bazelais — et Bazelais mort, c'était la fin de la guerre.

— Mais comment ferez-vous pour pénétrer dans la place? demanda Anselme Prophète, intrigué.

— C'est mon secret, dit finement Ti Blanc.

On lui promit la forte somme, et Ti Blanc se retira en s'engageant à donner suite à son projet la nuit suivante. En effet, vers minuit, il quitta le rempart au pied du Fort Brice, tenant à la main un de ces grands triangles en bois qu'on met comme entrave au cou des animaux domestiques pour les empêcher de pénétrer par les clôtures privées. Au bout de quelques pas, Ti Blanc se passa le tribart autour du cou, et marchant à quatre pattes, se dirigea vers le rempart du Quartier-général, en poussant des grognements significatifs. Le *houngan* se disait qu'en le prenant pour un cochon, les exilés ne s'occuperaient pas de lui, et qu'ainsi il lui serait aisé de gagner la demeure de Bazelais et de le poignarder. C'est là que Ti Blanc se fourvoyait. A ce moment, un cochon avait plus d'importance pour les insurgés qu'un homme : aussi, dès que le factionnaire du rempart du Quartier-général —que commandait Brave

(1) Sorcier

Béliard depuis la mort de Désormes Gresseau — eut perçu le grognement lointain d'un porc s'avançant de son côté, il courut réveiller doucement ses compagnons en leur annonçant l'excellente aubaine qui leur arrivait comme un secours inespéré du ciel. Les meilleurs tireurs parmi les exilés du rempart armèrent sans bruit leurs carabines et déjà dans leurs imaginations d'affamés, ils se voyaient savourant des saucisses et des côtelettes, des « grillots » et du lard exquis. A dix pas du rempart, les trois meilleurs tireurs parmi les exilés, distinguèrent en effet un quadrupède qui cherchait à gagner le passage avoisinant la maison du Chef d'exécution. Ils firent feu et l'animal s'abattit en poussant un cri humain. Le poste entier se précipita vers la bête, et se trouva en face du cadavre de Ti Blanc baigné dans son sang, le tribart toujours à son cou...

Quelle déception !

Les pauvres exilés avaient cru abattre un cochon, hélas ! ils n'avaient tué qu'un homme de plus.

Dans les premiers jours d'Octobre, M. Trévier s'étant senti un matin assez solide sur ses pieds, prit la décision d'abandonner la ville. Il attendait la nuit pour mettre son dessein à exécution ; dans l'après-midi de ce jour, son ami Merlin et son ami Romulus vinrent lui faire visite ; M. Trévier les reçut avec sa cordialité habituelle.

Romulus commença par réclamer un rhum qu'on s'empressa de lui servir et qu'il lampa avec délices. Puis sous le coup de cette douce impression, il se mit à étaler ses rêves d'avenir, quand Bazelais serait Président d'Haïti et lui, Romulus, Commandant de l'Arrondissement de Nippes...

Merlin, de son côté, caressait des rêves tout

aussi pleins de charmes : il se voyait déjà ministre de l'Instruction publique, en ces temps futurs, et il songeait au tour nouveau qu'il donnerait à ses discours et aux compliments que ne manquerait pas de lui adresser le Chef d'Etat prestigieux qu'il aurait la gloire de servir.

Ah ! cet avenir brillant, il l'appelait de toute son âme.

Cependant, M. Trévier tout joyeux à l'idée qu'il allait revoir bientôt ses chères affections, fit faire un modeste petit repas à ses camarades, après quoi il leur offrit du champagne.

Romulus crut à une plaisanterie. Du champagne, à Miragoâne au mois d'Octobre 1883. cela paraît fabuleux en effet.

-- Vous savez, Etienne, reprit gravement l'ancien commmissaire, que je suis un homme sérieux.

— C'est parce que je le sais, ô Romulus, que je vous offre dn champagne! —un petit cliquot qu'Octave connait bien. car il lui a assez souvent fait la cour pendant qu'il se faisait traiter ici, en prenant son temps.

— Il en restait donc ! s'écria Merlin.

— Trois bouteilles !

— Ainsi Altina me trompait quand elle me jurait, sur Sainte La Mercie, que j'avais tout bu.

— Vous ne voulez donc pas comprendre qu'Altina est une intendante supérieure — elle avait fait un partage et n'a pas menti lorsqu'elle a juré sur Sainte La Mercie que vous aviez tout bu — puisqu'en effet vous aviez bu la part qui vous avait été destinée

— Ah ! Octave, fit Romulus, avec reproche, *ou té caché m'ça*. (1)

(1) Vous m'aviez caché cela.

— Pardonnez-moi, Romulus, exclama Merlin, mais j'étais si heureux ! — et vous savez que dans le bonheur, on oublie aisément ses amis.

— Voilà qui est consolant, s'écria M. Trévier en débouchant avec précaution une bouteille au ventre arrondi.

Et après que les verres furent remplis, M. Trévier trinqua avec ses camarades, en leur disant gentiment :

— A votre santé, messieurs, et à la réalisation de vos vœux !

Mais Octave Merlin, comme pris d'une crise subite, brandit son verre et s'écria avec frénésie :

— Je bois à l'haïtien sans peur et sans reproche qui, depuis près de sept mois, dirige avec un talent et un génie au dessus de tout éloge, la défense immortelle de Miragoâne. Je bois à Boyer Bazelais !

Romulus ne pouvait pas se laisser distancer ; aussi, après s'être recueilli une minute, il s'écriait à son tour :

— Je bois à la conservation de l'homme illustre entre tous, qui préside aux destinées de cette ville. Je bois au général Boyer Bazelais, le restaurateur des principes, l'ennemi de la tyrannie et notre père à tous !

Là-dessus, on passa sous la tonnelle dans la cour de la maison où à cette heure de l'après-midi, il faisait toujours frais ; s'étant assis de côté et d'autre, les trois Miragoânais se mirent à vider une nouvelle coupe de champagne, sans s'inquiéter du bombardement qui maintenant faisait partie de leurs habitudes quotidiennes.

Ils causaient tranquillement des bonnes vieilles histoires miragoânaises, toujours les mêmes, relatives aux fantaisies des vieillards d'autrefois, les Racine Derenoncour, les Mérard Hogu, les Emile Manuel, qui croyaient que la ville était leur chose -- puis ils passaient aux temps plus ré-

cents. Merlin raconta pour la millième fois les facéties et les turbulences des frères Lépine : Chateaubriand, Nemours et Lord Byron.

Enfin l'on arriva à de certaines particularités du siège ; l'on parla d'Adamar Passé, pêchant philosophiquement à la ligne, sous le feu des avisos et des forts ; de Talleyrand Laroche, grand mangeur de viande de cheval, s'en allant d'un poste à l'autre, plaisantant pour soulever la répugnance de ses camarades et se faire donner leurs parts de cette viande ; de l'amour qui ne perd jamais ses droits et à ce propos l'on citait Kenscoff, jamais blessé quoique s'exposant beaucoup et plus remarquable que personne, avec sa chemise rouge et son feutre à larges bords ; l'on citait encore Dantès Mathon qui avait tourné la tête à la belle Mme T... — en dernier lieu la conversation tomba sur l'exilé Robert Jean-Pierre qui avait passé à l'ennemi...

Tout d'un coup, Romulus et Merlin se dressèrent debout et poussèrent un cri terrible. Altina accourut.

Atteint à la tête par un biscaïen, M. Trévier avait été projeté à terre, la cervelle jaillissant tout alentour.

Le corps chaud encore était étendu inerte sur les dalles, la tête avait été presqu'entièrement broyée, il ne restait guère plus que la mâchoire inférieure d'intacte. Altina, à genoux près de cette victime des erreurs des autres, poussait des cris désespérés et vains — appelant Mme Trévier qui était à Port-au-Prince, et demandant au mort « *pourquoi il lui avait fait ça* ».

Romulus et Merlin restèrent très avant dans la soirée à veiller celui qui avait été Etienne Trévier. Ils sentaient profondément les qualités de l'homme que Miragoâne venait de perdre. Ils connaissaient sa haute valeur morale et intellectuelle, sa

tolérance, sa bonté, son amour du travail, sa fermeté inébranlable de caractère.

Et à chaque souvenir du défunt qu'ils évoquaient, Romulus et Merlin pleurèrent -- ils pleurèrent les plus nobles, les plus pures larmes qu'ils eussent versées dans leur vie d'êtres d'emprunt ..

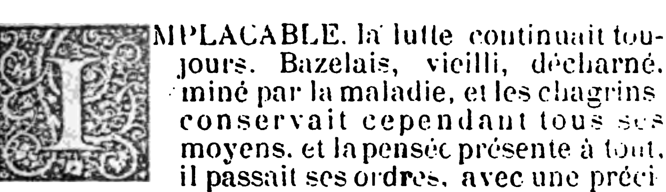
Le lendemain, les deux miragoânais, malgré les impossibilités de l'heure, parvinrent à découvrir un ouvrier enrôlé parmi les *volontaires* qui consentit à fabriquer un cercueil parce que c'était pour *m'ché* (1) Etienne qui lui avait toujours fait du bien.

Romulus et Merlin rendirent les derniers devoirs à leur ami qu'ils portèrent eux-mêmes, aux prises avec mille difficultés, jusqu'au cimetière.

Là, ils placèrent le cercueil dans le caveau où reposait déjà le vieil Almonacy Trévier. Puis ils se retirèrent, chacun dans son poste respectif.

(1) M'sieur.

X.



IMPLACABLE, la lutte continuait toujours. Bazelais, vieilli, décharné, miné par la maladie, et les chagrins conservait cependant tous ses moyens, et la pensée présente à tout, il passait ses ordres, avec une précision dans la prévoyance qui lui fait le plus grand honneur. Il venait de prendre le lit pour ne plus se relever, et quelques jours auparavant, à propos de nouvelles mesures de défense relatives à d'autres remparts que les assiégeants avaient élevés dans le voisinage du Quartier-général, il écrivait à Loctamar Mayard, chef du poste de La Croix : « Je ne sais, on semble sentir dans l'air le souffle précurseur d'une prochaine solution. »

Dans sa pensée, cette prochaine solution, c'étaient les Jacméliens en armes qui allaient venir délivrer les défenseurs de Miragoâne — mais il se trompait, le souffle qu'il sentait dans l'air, c'était la mort qui approchait. la mort mystérieuse, reposante et douce, qui s'avançait lentement et lui apportait la paix, la vraie, la sainte paix du tombeau.

Jusqu'au dernier moment, pour ne pas décourager ses compagnons, il sut se composer un visage serein — tant l'âme était fortement trempée chez lui.

Une heure avant qu'il eût fermé les yeux pour toujours, Talleyrand Laroche qui venait de le voir annonca à Mathurin Legros malade, que leur Chef allait mieux.

C'est qu'il l'avait bue, la coupe d'amertume, et jusqu'à la lie ! C'est qu'il l'avait souffert, le martyre de commander sans force réelle, à des égaux, à des frères ! Seul, il sut ce qu'il lui avait fallu dépenser de patience, de douceur, de mansuétude angélique devant les reproches accablants à lui adressés quotidiennement parce qu'il n'avait pas réussi d'emblée. Les âmes généreuses sont rares en ce monde, et tous ceux qui défendaient sa cause n'étaient par des êtres d'élite comme les Laroche, les Elie, les Béliard, Duperrier Cazeau, Epaminondas Desroches, Kenscoff aîné, Ulysse Fourreau, Jules Arbuthnott, Constantin Rigaud, Loctamar Mayard, Dantès Mathon, Franck Solages, Arécius Rénélique, et quelques autres.

Un Dardignac lui jetait à la face sa démission de commandant de Place avec une grossièreté de cabrouettier et terminait ainsi sa lettre : « Général Boyer Bazelais, je ne dois pas vous cacher que je regrette infiniment d'avoir suivi la politique d'un homme que je n'ai jamais connu

« et qui ne m'a jamais connu... Vous ne pre
« pas les choses au sérieux. » (1)

Et il avalait cela, et il écrivait longuement au Dardignac, avec des ménagements infinis, pour s'expliquer...

Un ancien collègue à la Chambre — quelqu'un celui-là ! — Berthaud fils, l'accusait hautement de l'avoir trompé ; et pour se punir d'avoir « cru dans un homme », Berthaud se brûla la cervelle.(2)

Et Charles Desroches écrivait dans son carnet

(1) *Moniteur*, 15 Mars 1884.

(2) 8 Mai. — A la date du *4 Mai*, Ch. Desroche[illegible] [illegible]er-thaud a passé une grande partie de la journée [illegible] [illegible]s. Il est découragé, le malheureux. Plusieurs fois, l'idée de se suicider lui est venue, m'a-t-il dit. »

Et le *8 Mai* : « Berthaud fils, pris de désespoir, s'est noyé. C'est une véritable perte... Appelé à fournir une carrière, à être utile à son pays, à sa race, Berthaud est venu s'éteindre misérablement à Miragoâne pour avoir, comme il me le disait, il y a à peine trois à quatre jours, *cru dans un homme* » —

Enfin le *10 Mai*. — Geffrard est venu à rentrer et nous a annoncé qu'il venait lui et Toussaint d'enterrer Berthaud fils. Au lieu de se noyer, comme nous « le croyions tous, il s'était brulé la cervelle ainsi que Lascases nous l'avait dit ce matin. »

(*Moniteur*, 10 *Mai* 1884.)

Clavius Claude, dans son interrogatoire, est tout aussi affirmatif. « ... Le député Berthaud, en tenant ce langage : « On ne trompe pas un homme comme moi » s'est suicidé... Il prétendait qu'il y avait quelque chose qui lui répugnait et que Bazelais l'avait joué » *Moniteur*, 8 *Mars* 1884. — Après cela, si l'on rapproche les propos, la date du suicide de Berthaud. (8 Mai) et que c'est ce jour même que M. Burdel était parti sans l'acceptation de Bazelais au projet de capitulation honorable dont il était porteur — on comprend aisément pourquoi Berthaud s'exprimait en de pareils termes et pourquoi il se donna la mort. Toutes choses qui avaient échappé à Clavius Claude et qui échapperont à bien d'autres. Ajoutons que la politique étant ce qui ne se dit pas, selon la définition de l'autre Talleyrand, le prince ! — Bazelais très certainement n'a du dire à Berthaud, concernant la mission Burdel, que des phrases en l'air. Ce qui confirme cette indication, c'est l'étonnement de Ch. Desroches quand, deux semaines plus tard, un factionnaire du Fort Jean-Louis, apprit au poste du Détour, qu'un bateau avait été mis à la disposition de Bazelais pour qu'il

à propos de cette mort et de celle de Lassègue tué au début par un boulet: « Voilà deux intelligences éteintes, victimes de la malheureuse expédition mal conduite par un homme plein de vanité et incapable. »

C'est ainsi qu'on parlait de lui ! Et on ne le lui envoyait pas dire !

Et il subissait tout cela en silence, stoïquement, espérant toujours.

Ah ! il les aura connues, les affres de l'attente, celui-là !

Si quelqu'un a jamais eu le droit de faire fond sur les promesses des hommes, ce fut bien Boyer Bazelais — car des engagements solennels partis de tous les points de la République étaient arrivés à lui comme une fumée d'encens monte vers une idole ! Il était l'homme providentiel créé par un décret spécial de la Divinité pour sauver Haïti.

Il avait donc métaphysiquement raison quand il croyait que la nation entière se serait levée pour l'acclamer dès qu'on eût appris qu'il était sur le pied de guerre à Miragoâne !

Mais il ne s'était pas dit ceci : les pays qui ne comptent plus de citoyens, n'ont pas à espérer un homme: les vrais citoyens ne se remettent pas à un seul du soin de tout faire, ils font ce qu'il y a à faire eux-mêmes ! Le libéralisme de ceux qui l'encourageaient était un leurre, ce que ceux-là voulaient sous le nom de libéralisme,

s'en allât. Et à la date du 23 Mai, le chroniqueur écrivait : « Chacun *commence à croire*, ce que nous a déjà dit un factionnaire de Jean-Louis, que Boyer a refusé de capituler. » Il ressort de tout cela, que les intéressés n'avaient point été consultés sur le projet de capitulation du Corps diplomatique, accepté par le Gouvernement de la République.

c'était encore l'absolutisme, source ineffable des faveurs...

Si maintenant, à cette heure suprême, il pouvait les voir, ces bourgeois qui l'avaient idolâtré tout en ménageant Salomon, plier l'échine devant le Maître tout-puissant ; s'il pouvait lire les adresses serviles couvertes de leurs signatures déposées aux pieds du Père de la Patrie ; s'il pouvait entendre en quels termes rebutants, le commerce étranger offrait de l'argent pour le combattre à celui qui était tout ; s'il pouvait contempler les corps politiques, clamant, dans une émulation de bassesse, leur dévouement à César Tibère les méprisant...

Alors peut-être, il se serait rendu compte que s'il y a des peuples qui placent leur dignité dans l'amour de la liberté, il y en a aussi d'autres qui mettent toute leur énergie à se complaire dans la servitude. Et pesant le mot juste du Président Salomon que « le parti libéral puisait dans l'ardeur de ses ressentiments l'illusion d'une puissance imaginaire, » il aurait compris l'inanité de ses efforts et comment, en somme, il n'aura travaillé, sacrifié sa vie et celle d'une élite d'hommes remarquables à tous égards, que pour ruiner des compatriotes, couvrir de deuil la République et enrichir des martiniquais, des forçats libérés, enfin toute la fange exotique.

Mais il n'a pas pu voir, il n'a pas pu savoir — il n'aurait pas pu s'imaginer cela !

Dans son cerveau abstrait de réformateur idéaliste, il avait pensé que les hommes étaient bons, la nature bonne ; et le front courbé sous le poids des responsabilités, le cœur meurtri dans l'angoisse de l'attente, il rendit l'âme en ce matin du 27 octobre 1883, à l'âge de cinquante ans, pendant qu'un soleil radieux se levait et embrasait la

ville désolée de rayons magnifiques, dans le fracas des canons, des balles et de la mitraille... (1)

(1) Bazelais fut enterré à la Nouvelle-Cité dans une petite maison qui appartenait aux héritiers Georges Laforest.

— Dans une note manuscrite rédigée, je crois, par le regretté Victor Cassagnol, on lit :

« En 1887, quand on permit de transférer au cimetière de Miragoâne, les restes de ses glorieux défenseurs, la population se montra sympathique... A chaque enterrement annoncé, au son de la cloche, elle se portait à l'Eglise pour assister au service. Les femmes surtout, sans être en costume, s'empressaient d'arriver — et cela se renouvelait quelque fois quatre à cinq fois dans la journée, les familles arrivées à Miragoâne, procédant chacune de son côté à cette translation. A leur arrivée au port, on accourait au devant d elles, leur offrant à qui mieux mieux l'hospitalité. — Salomon avait fait une exception pour Boyer qu'il ne voulait pas laisser déterrer. Quand le curé de Miragoâne (*aujourd'hui Monseigneur Pouplard, curé de la Cathédrale*) l'apprit, il se rendit en personne à Port-au-Prince, vit ce Chef et au nom de la propriétaire de la maison où était déposé le corps, il réclama contre cette exception. — Salomon prétexta d'abord contre, disait il, l'effervescence que cela pourrait produire. Le curé insista et assura que tout se ferait sans bruit.... Alors il consentit — ajoutant qu'il avait seulement cherché à éviter une trop vive émotion. — C'est le curé et Marius Jean-Simon qui se dévouèrent à cette tâche de s'occuper de l'enterrement de Boyer. La famille à Kingston accéda aux conseils des amis et s'abstint de faire le voyage aux fins d'aller assister à l'accomplissement de ce pénible devoir. Daguesseau Lespinasse correspondit avec le curé pour ce faire. »

XI

LE comité central et les chefs des différents postes réunis, élurent ce même jour, à l'unanimité, Epaminondas Desroches, chef des forces révolutionnaires de Miragoâne.

Epaminondas Desroches commandait le poste du Détour, c'est-à-dire le poste qui depuis sept mois supportait continûment l'effort le plus déterminé de la masse de l'armée assiégeante.

Comment Epaminondas Desroches avait-il pu, avec huit hommes le plus souvent, tenir contre le Fort Jean-Louis qui le dominait et le mitraillait constamment, contre le rempart comprenant trois canons, élevé à cinquante pas en face de lui, contre le Fort Salomon, à son flanc, qui le bombardait avec une pièce formidable jour et nuit, et enfin contre les nombreux postes fortifiés dans la montagne au pied de laquelle il s'était établi, cela demeure inexplicable. Qu'est Achille à côté de cet homme?

Epaminondas Desroches était un griffe trapu, plein de vivacité et de gaité. Dans les combats, au début, il sortait hors des remparts et poursuivait tout seul l'ennemi jusqu'à épuisement complet de sa provision de balles.

Assurément, il est fâcheux que la valeur d'un tel homme se soit établie en combattant des compatriotes, mais n'empêche, son héroïsme réel doit être compté et coté très haut.

En somme, à part les guerres Médiques, les Grecs n'ont jamais lutté que contre des Grecs; cependant, le renom de ceux d'entre eux qui ont brillé dans ces guerres intestines est arrivé jusqu'à nous, par la raison que les écrivains nationaux ne négligèrent jamais de mettre en lumière les actions d'éclat qui s'y rapportaient.

Si ce fut pour rendre hommage au plus héroïque d'entre les héros que les compagnons d'armes d'Epaminondas Desroches le choisirent pour le placer à leur tête, ils ne furent qu'équitables. Mais il semble que, outre sa valeur guerrière, le nouveau chef possédait des qualités politiques.

Sitôt nommé, il s'appliqua à trouver un moyen de mettre fin à la lutte qui désormais n'avait plus d'objet, Bazelais étant mort.

D'autre part, les approvisionnements de la place étaient épuisés, il n'y avait plus de farine, plus de porks, plus de riz— un émissaire de l'armée assiégeante était parvenu à incendier l'entrepôt des vivres.

C'était le moment, ainsi que l'a déclaré l'exilé Clavius Claude, pris et exécuté à Aquin après l'évacuation— c'était le moment où les assiégés « étaient réduits à manger non seulement les animaux domestiques, tels que chevaux enlevés « durant la nuit dans les rangs de l'armée du « gouvernement, mais encore des vermines, tel « que rats, souris, chats, ils mangeaient aussi

« des graines de pingouins, du cuir de bœuf qui « couvrait les malles, et toutes sortes de feuilles « trouvées en ville en se servant de l'huile de « palma-christi comme graisse. »(1)

Avec le concours du comité extérieur de la révolution — lequel n'avait qu'un dessein : dégager Bazelais— les insurgés Jacméliens (2) avaient pu se procurer le navire à roues l'*Eider*, qu'ils armèrent en guerre sous le nom de la *Patrie*. Dans les derniers jours du mois d'Octobre, ce navire avait fait une première apparition devant Miragoâne; au moment où un débarquement allait être opéré, les deux commissaires Jérémiens décachetèrent une lettre qu'ils avaient pour instruction de n'ouvrir qu'à ce moment-là. Par cette lettre, il leur était enjoint de ne pas permettre le débarquement des volontaires de Jérémie à Miragoâne — à moins qu'eux, les commissaires Jérémiens, ne fussent en mesure de répondre que pas un cheveu des têtes jérémiennes ne tomberait. Il va sans dire que devant de pareilles instructions — dont personne ne saurait contester le caractère original et neuf — les exilés ne reçurent aucun secours, on ne put même pas les informer de leur bonheur — qu'ils avaient un navire de guerre ! — Ce furent les factionnaires de l'armée assiégeante, qui dans leurs « qui-vive » souvent injurieux, annoncèrent aux assiégés que le « Diable en deuil » était le bateau de guerre des révolutionnaires — mais qu'il serait bientôt coulé par le « Dessalines » que le gouvernement avait acheté récemment et qu'on était en train d'armer supérieurement à Port-au-Prince.

Alors le chef des forces révolutionnaires de

(1) Moniteur, 8 mars 1884 : Interrogatoire de Claude.

(2) Jacmel avait pris les armes le 23 Juillet.

Miragoâne, pensant que la *Patrie* réussirait bien à pénétrer dans la rade, prépara une lettre à l'adresse du Corps Diplomatique et Consulaire à Port-au-Prince, réclamant son intervention et ses bons offices « pour mettre fin à la lutte qui durait depuis près de huit mois, moyennant que des conditions honorables fussent faites aux défenseurs de Miragoâne. » Il fut en outre décidé qu'une Délégation de trois membres s'embarquerait à bord de la *Patrie* pour aller expliquer la situation de Miragoâne aux frères de Jérémie et de Jacmel.

Le 14 Novembre, la *Patrie*, montée par de nombreux volontaires de Jacmel et de Jérémie, reparut devant Miragoâne.

Le navire des insurgés, cette fois, mit aussitôt à l'eau deux canots chargés d'hommes; — les canons et les mitrailleuses des assiégeants, ne réussirent à leur faire aucun mal. *L'Égalité* et le *Bois-chêne* allèrent se masquer derrière les ilots des environs de la Source Salée, en envoyant à la *Patrie* quelques boulets, pour la forme.

Quand Anselme Prophète s'aperçut que la place allait recevoir un secours en hommes et en vivres, il fut pris de découragement et se disposa à plier bagages.

Mais Dardignac, abandonnant à terre les autres délégués, Constantin Rigaud et Jules Arbuthnott qui devaient l'accompagner, gagna seul le navire sous une pluie de balles.

Il trouva à bord, entre autres personnes, Magnan, Pomié et M. Camille Bruno. Il leur persuada ainsi qu'au commandant du navire, Bougette Pratt, qu'il valait mieux rappeler les canots, qui couraient trop le risque d'être coulés dans le moment, et opérer le débarquement dans la soirée.

Ce fut alors que les défenseurs de Miragoâne

virent avec stupeur la *Patrie* s'éloigner dans la direction de Petit-Goâve.

Le navire des insurgés ne tarda pas à rencontrer le *Dessalines* que le Président Salomon venait de lancer à sa poursuite et qui le maltraita fort. Au lieu de revenir à Miragoâne dans la soirée, la *Patrie* se rendit à Jérémie.

Six jours après, Epaminondas Desroches était emporté par la maladie.

Un jeune avocat des Gonaïves, Mathurin Legros, commandant du Fort-Réfléchi, fut élu Chef des forces révolutionnaires. Comme il n'était point un adversaire personnel du Président Salomon, ayant été exilé sous le gouvernement provisoire de Hérissé, quelques-uns de ses compagnons s'imaginèrent que plus que personne il pouvait intercéder auprès du Chef de l'Etat.

Après avis du comité et des chefs de postes dont six votèrent contre — ce furent Lactamar Mayard, Talleyrand Laroche, Jules Arbuthnott, Brave Béliard, Titon Passé et Jean-Pierre Bazelais! — Mathurin Legros reprit les négociations que son prédécesseur avait songé à nouer. Seulement il employa une voie autre pour faire aboutir sa lettre au Corps diplomatique ; il s'adressa à la commission militaire du Détour composée de Lajeune, Plaisil Rock, Catilina Victor, Rosa, etc.

Le Président Salomon étant informé que ses adversaires, réduits à l'état de fantômes, ne pourraient tenir longtemps encore, répondit au Corps diplomatique que les insurgés voulaient traiter d'égal à égal avec Lui et qu'Il ne condescendrait à accepter qu'une soumission pure et simple.

Les insurgés reçurent cette réponse, la mort dans l'âme ; mais ils refusèrent, à leur tour, de

déposer les armes dans les conditions que demandait le Chef de l'Etat — bien que quelques-uns fussent d'avis d'en passer par là pour en finir.

Cependant la maladie continuait à les enlever un à un ; Pinchinat père, (1) Alphonse Barthole, (2) Vincent-Guerrier Loiseau, (3) Modès, (4) Charles Mathurin, (5) Bariento, (6) Constantin Rigaud, (7) William Rigaud (8) étaient morts...

Ceux qui respiraient encore continuaient la résistance, comptant toujours sur les villes en armes et principalement sur le bateau de guerre de la Révolution.

Dans la deuxième quinzaine du mois de Décembre, Jérémie d'abord, puis Jacmel et Cotes-de-Fer capitulèrent.

Les factionnaires des avant-postes de l'armée assiégeante, dans leurs « qui-vive » nocturnes, crièrent aux insurgés ces nouvelles cruelles, en riant...

Enfin, un fait lamentable se présenta, anéantissant tout ce qui restait d'espérances dans l'âme des défenseurs de Miragoâne.

Dans l'après-midi du 7 Janvier, le *Dessalines*, remorquant la *Patrie*, vint mouiller au loin, en face du Fort-Malet.

Devant cette image concrète de l'absolue défaite, les héros comprirent que tout était fini. Il n'y avait plus qu'à bien mourir.

— Que faire, Messieurs ? s'écria Mathurin Legros.

(1) 30 Octobre
(2) 8 Novembre
(3) 17 Novembre
(4) 18 Novembre
(5) 25 Novembre
(6) 2 Décembre
(7) 24 Décembre
(8) 29 Décembre

— Evacuer la place, dirent froidement Kenscoff, Loctamar Mayard, Brave Béliard, Franck Solages et Déjoie — ce dernier mourant.

— Mais où aller? Vaut mieux la capitulation pure et simple que j'ai acceptée déjà. (1) L'évacuation, c'est la mort pour tous! exclama Mathurin Legros

— Nous irons droit devant nous, reprit Kenscoff avec fermeté, jusqu'à ce que nous la rencontrions, la mort — car il ne nous reste plus qu'à

(1) Aucune pièce officielle et aucun témoignage ne nous renseignent sur les véritables intentions du Président Salomon, à l'égard des insurgés de Miragoâne, si la soumission avait eu lieu. « Ce qu'il (le Président) entend, écrit Mathurin Legros, « dans sa *Circulaire* du 14 Décembre aux chefs des différents « postes, ce qu'il entend, c'est que nous déposions les armes et « que nous nous livrions à sa discrétion afin qu'il puisse donner cours à l'égard de nous tous indistinctement à ses senti- « ments de haine et de vengeance. » La manière féroce dont fut traité Jacmel après la capitulation — plus d'une centaine de jacméliens fusillés ! — donne à penser qu'il en eût été peut-être de même à Miragoâne

Du reste, une délégation des insurgés avait concerté avec la commission militaire du Dictateur sur la voie à suivre pour mettre bas les armes. Le résultat est que les insurgés n'eurent pas confiance. Au retour, les insurgés délégués « ont déclaré, « dit Clavius Claude, qu'ils ont vu les généraux Lajeune, Plaisil Rock, Catilina Victor, Rosa, Birot Blanchard et Robessine Bréa, et qu'ils leur ont proposé de remettre les armes « et les engins de guerre, et *que ce ne serait qu'à ce moment,* « *qu'il leur serait accordé protection, lorsque bien entendu,* « *l'armée se rendrait maîtresse de la place*... Il y a eu des « altercations entre divers, car une partie n'acceptait pas la « soumission telle qu'elle avait été proposée et une autre par- « tie l'acceptait en déclarant qu'ils avaient pleine confiance « dans la protection offerte par les représentants du Gouver- « nement. La dernière hypothèse était soutenue chaleureuse- « ment par Albert Elie, Talleyrand Laroche, Fourreau, Char- « les Desroches, et enfin tous ceux qui avaient ét délégués « pour traiter cette question. *On a soumis la question à une* « *délégation et la majorité a été contre,* ce qui fait que la « soumission n'avait pas eu lieu dans le sens proposé... Les « choses sont restées dans le même état jusqu'au moment où « l'on s'était décidé à une sortie. » *Claude, ib*...

mourir héroïquement, comme nous avons combattu depuis dix mois !

— Evacuons, soupira Mathurin Legros, songeant à sa femme et à ses enfants.

XII



DEUX heures du matin, le lendemain, 8 Janvier 1884, Octave Merlin qui était en faction à son poste de La Croix, vit une ombre sortant du côté du Bel-Air, qui s'avançait vers lui.

— Qui vive ? cria-t-il.

— C'est moi, le général Romulus.

— Avancez.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea le chef du poste, en se montrant.

— Je viens vous dire qu'il n'est pas nécessaire que vous vous dérangiez pour vous rendre au Fort Némorin, comme c'était convenu. Kenscoff va passer vous prendre avec tous nos amis valides, dans un instant. Nous allons à *Réfléchi*

— Quoi faire?

— On sera mieux là pour organiser la sortie, à ce qu'il a été dit.

— C'est bien.

Et Romulus alla rejoindre Merlin.

Vers les trois heures, un grand nombre d'hom-

mes armés suivis de femmes et d'enfants chargés de bagages, arrivèrent à La Croix.

Le froid était vif et le ciel étincelant d'étoiles.

On se compta — il y avait trente-six exilés, à peu près autant de Miragoânais, y compris les cubains et Joseph Lamour. Douze exilés malades — dont Luc Elie étaient restés dans la ville ainsi que cinq ou six Miragoânais dans le même état. Des femmes, admirables de courage et de dévouement, demeurèrent au chevet de ces infortunés : c'étaient Madame Massillon Roc mère, Madame Boutin et sa fille Luména, Madame Lamarre et ses filles Lorméla et Matoute-Hogu — Lorméla, la vaillante que rien n'ébranla jamais : Mademoiselle Marie Gaubert qui, du vivant de Bazelais, faisait la cuisine du Chef d'exécution, et Mademoiselle Tertulia Tertulien dont la mère, très dévouée aux exilés, était morte durant le siège...

— Il semble, dit Mayard, que Boileau est parmi les malades restés en ville.

— Il était avec nous à Némorin, répondit Kenscoff, mais c'est à peine s'il peut marcher. Appuyé sur le volontaire Éléazar Milord, il s'est traîné vers Saint-Romme, disant qu'on ne le prendrait pas vivant et qu'on ne le prendrait pas mort non plus. (1) Vraiment, il ne pouvait pas nous suivre.

— Hélas ! gémit Déjoie, je suis déjà dans ce cas, je ne puis plus faire un pas.

— Pauvre ami !

(1) Boileau tint parole. Toutes les recherches effectuées pour découvrir sa trace furent vaines. Eléazar Milord, trouvé dans les bois de Saint-Romme, après l'évacuation fut pris. Interrogé sur ce qu'était devenu son général, il ne répondit pas. On le roua de coups de bâton, il ne répondit toujours pas. On le fusilla : — il répondit encore moins — On pense que Boileau se retira volontairement le peu de vie qui lui restait, après qu'il eût fait juré à son serviteur de ne révéler à personne au monde, l'endroit où allait être enterré le général Boileau Laforest.

— Mais, il me semble, Messieurs, reprit Mayard, que Mathurin Legros devrait être ici avec nous.

— Il doit nous rejoindre à *Réfléchi*, dit Romulus.

— En avant, alors!

Sur ce mot, on leva la marche, abandonnant le pauvre Déjoie qui était resté assis par terre, le dos appuyé contre le rempart.

Au Fort Réfléchi, la petite armée fut rejointe par Mathurin Legros qui la divisa en trois fractions: une avant-garde dont faisait partie entr'autres, Joseph Lamour les deux cubains restant, Manuel et Pedro, Romulus, Merlin: un centre composé du gros des exilés et une arrière-garde comprenant une dizaine de Miragoànais hommes du peuple, protégeant les femmes et les enfants.

Une fois que les choses furent ainsi arrêtées, l'on gagna le morne au sud du Fort Réfléchi, et après bien des péripéties et des chutes variées dans les crevasses, l'avant-garde alla tomber dans un rempart de l'ennemi au Carrefour-Desruisseaux.

— *Carajo! Al' arma blanca!* hurlèrent les deux cubains.

Et, en effet, à l'arme blanche fut enlevé ce rempart.

Une abondante provision d'eau douce s'y trouvait dans des barriques — les pauvres insurgés pour qui c'était du nectar, se désaltérèrent à ne plus pouvoir bouger de là.

— En avant! en avant! criait-on de toutes parts.

Ce fut alors que se produisit la division. Les uns prirent par la route du Pont, d'autres contournèrent la Savane-Ouest, ou essayèrent de se rendre à Dufour. C'est dans cette direction que se jeta Mathurin Legros qui avait trouvé le cheval d'un général au Carrefour-Desruisseaux.

Romulus, très abattu, cherchait partout Merlin;

il avait perdu son fils Christophe, transpercé d'un coup de baïonnette, dans le combat pour enlever le Carrefour-Desruisseaux, il y avait à peine un quart d'heure. Se rendant compte qu'il ne retrouverait plus Merlin, et se voyant tout seul sur la grande route d'Aquin, l'infortuné Romulus se dirigea du côté de Duparc.

Les femmes et les enfants gagnèrent le morne pour la plupart. C'était la débandade.

Par les fuyards du camp de Carrefour-Desruisseaux, la Commission militaire du Détour apprit l'évacuation de la ville. Ni la commission, ni l'armée ne voulurent ajouter foi à cette nouvelle.

— Je crains un piège, avait dit Lajeune, homme prudent et circonspect.

Cependant, après bien des hésitations, il fut décidé qu'on «enlèverait» la ville. Le «branle bas» fut donné, puis l'armée à pas de loup, s'avança vers le rempart d'Epaminondas Desroches — dignement commandé après lui par Dantès Mathon.

Le prestige de ce rempart était tel, qu'au moment de l'aborder, généraux et soldats, pris d'une panique folle, firent volte-face et lâchèrent pied.

Mais les officiers des postes de la montagne crièrent que le rempart Desroches n'était pas gardé. En entendant cela, les généraux reprirent une attitude martiale, et cette fois, l'on arriva à ce rempart ou il n'y avait pas un chat — c'est le cas ou jamais de le dire.

L'armée assiégeante, heureuse de cette conjoncture, se mit alors à tirer des coups de carabine en l'air et à danser au son des tambours, un *coudiaille* forcené.

Ce qui fut traduit ainsi par le Président Salomon dans sa Proclamation du 10 Janvier 1884 : « Haïtiens, le 8 de ce mois, les troupes du Gou-

vernement ont enlevé d'assaut la ville de Miragoâne... »

Avec quelle brutalité, cette armée impatiente se rua sur la pauvre Miragoâne éteinte, on ne le devine que trop. Les femmes furent maltraitées, quelques-unes emprisonnées, entr'autres Lormé-la Hogu, d'autres fouettées. (1) Les exilés trouvés malades ou blessés — que se passa-t-il dans leurs âmes en ces heures d'épouvante? — furent traînés à la mort: c'étaient Talleyrand et Toussaint Laroche, Albert et Gaston Élie, Jean-Baptiste Chenet, Ulysse Fourreau, Geffrard Lucas, Obrien, Bélomon Duvivier; Alfred Brisard, rhumatisant, perclus, depuis quatre mois alité, fut exécuté dans une Jodine ainsi que Sam Blanchet, enflé, déjà à l'agonie — tandis que Déjoie était achevé à La Croix.

Des « colonnes volantes » avaient été lancées à

(1) Dans la liste des exécutés remise par l'instructeur Gateau à M. Emm. Chancy et que celui-ci a publiée dans son recueil *Pour l'Histoire*, on trouve les noms de trois femmes. A part qu'il est de notoriété publique qu'aucune femme ne fut fusillée à Miragoâne — mais deux parmi les femmes désignées: Rachel Bazin mourut longtemps après 1883 et Marianite — non Marianette — vit encore; la troisième Tullia, l'amie de Kenscoff, ne fut qu'incarcérée.

Il y a d'autres petites erreurs dans la liste Gateau que je prends la liberté de signaler à M. Chancy. Ainsi parmi les exécutés du 8 Janvier, je trouve le nom de B Dujour: il n'y avait personne qui s'appelât ainsi à Miragoâne. C'est B Duvivier, (du Cap) qu'il faut lire.

Dans la liste du 10 Janvier, Adamar Passé est appelé Nicolas Passé ; dans celle du 11 Janvier, Bariento est porté comme ayant été fusillé ce jour là — tandis que Bariento mourut de maladie pendant le siège, le 2 Décembre. (*Luc Élie, notes*). Enfin dans cette même liste du 11 Janvier, Kenscoff aîné est mentionné parmi les exécutés et dans la liste du 18 Janvier, on trouve le nom de William Kenscoff. Or, il n'y avait qu'un seul Kenscoff à Miragoâne, c'est Kenscoff aîné dont le prénom était William.

la poursuite des insurgés dispersés dans les bois. Beaucoup d'entr'eux, les souffrants, les isolés, furent pris.

Toute cette journée du 8 Janvier ne fut qu'une atroce tuerie : Alexandre David, Massillon Jean-Bart, Jean-Pierre Bazelais, le Miragoânais Elie Derenoncour et le dernier cubain restant furent impitoyablement fusillés avec une quinzaine d'autres.

Duperrier Cazeau, l'homme qui ne connut jamais la peur, souleva l'admiration générale, tant il fût grand devant la mort....

—

A Port-au-Prince, ce même jour, au Palais national, un diner de gala fut offert à l'Amiral Cooper, commandant du navire de guerre américain « Tennessee », qui se trouvait dans la rade.

Madame Salomon avait à sa droite M. l'Amiral Cooper et à sa gauche M. Brenor Prophète, Secrétaire d'Etat de la Marine, à droite de S. E. le Président Salomon se trouvait M. Langston, Ministre des Etats-Unis d'Amérique et à sa gauche M. Callisthène Fouchard, Secrétaire d'Etat des Finances.

Il se passa, au cours de ce repas, une scène tout à fait touchante, qui remua tous les cœurs.

Le *Dessalines* pavoisé triomphalement venait de mouiller près du Fort-Ilet avec sa prise la *Patrie* — dont on peut voir encore la carcasse au nord du wharf Rivière.

Le Président Salomon avait réservé une place spéciale pour le capitaine du croiseur haïtien, un américain nommé Cooper qui se trouvait être le fils de l'Amiral commandant le « Tennessee ».

Quand arriva le capitaine Cooper, il tomba dans les bras de l'Amiral américain — tout comme en un cinquième acte. C'était trop pour la sensibi-

lité des convives présidentiels. Chacun pleura abondamment.

Cependant, ce jour et les suivants le sang haïtien continuait à couler à Miragoâne. Les petites gens qui étaient restées dans la ville par inertie ou tout naïvement pour gagner leur vie, hélas ! les garçons boulangers, les commissionnaires, les porteurs d'eau, furent exécutés sans rémission ainsi que des hommes du peuple comme Lauréus, Valdéus, Marcellus, qui s'étaient dévoués à la « cause. »

Dans les bois, les insurgés traqués, cernés, un à un, ou par petits groupes, se défendirent comme des lions, faisant encore quantité de victimes, et finalement, succombèrent sous le nombre: Kenscoff aîné, Loctamar Mayard, Franck Solages, Charles Bazelais, Paul Étienne, Godefroy Noël, périrent ainsi.

Quelques-uns trouvés sans armes ou malades, comme Succès Bigaille, Charles Desroches, Moreau, Antonin Boncy, Lascases Samson, Adamar Passé, furent immédiatement exécutés. Les combattants Miragoânais, Merlin en tête, eurent le même sort.

D'autres exilés se brûlèrent la cervelle plutôt que de se laisser prendre vivants, et leurs cadavres servirent de pâture aux chiens affamés qui rôdaient dans les bois.

Ceux des insurgés qui s'étaient portés sur Petit-Goâve, livrèrent une bataille sanglante aux troupes de cette ville, mais bientôt enveloppés de toutes parts, ils furent anéantis. Quelques blessés respiraient encore, on les acheva — entre autres l'intrépide Rénélique, Auguste Kavanagh, Spire Lorquet, Morel Jacob. (1)

(1) Sur les 36 exilés sortis, 20 furent fusillés, les 16 autres

Un seul exilé fut épargné : Luc Elie. Il ne fit rien pour cela. C'est sur la demande pressante de la belle-fille du Président Salomon que celui-ci consentit à cette exception.

Trois jeunes gens de Miragoâne trouvèrent grâce devant les vainqueurs : Desaix et Massillon Roc, à cause de leur extrême jeunesse, croit-on, et Rousselin Montpérous. à raison des services que son père qui était dans le camp d'Anselme Prophète, avait rendus à l'armée assiégeante.

Le dernier exilé exécuté fut Mathurin Legros, et cela plus de deux mois après l'evacuation. Recueilli à Dufour par un brave homme mi-campagnard nommé Thiocoly, qui était « gérant » d'un jardin en cet endroit, Mathurin Legros, se laissa prendre à la fin, parce qu'il croyait que l'apaisement s'était fait ou qu'en tout cas, on lui tiendrait compte de ce qu'il avait accepté le principe de la soumission pure et simple...

Thiocoly trouva moyen de se tirer de ce mauvais pas d'avoir récélé un exilé, en faisant la bête.

C'était un vieux noir dans le genre du *Député*

disparurent dans les mêlées et ne furent pas reconnus ou bien se suicidèrent : ce sont Boileau Laforest, Jules Arbuthnott, Dantès Mathon, Brave Béliard, Alexis Béliard, Vilmar Péan, Bazin, Henry Supplice, Valery Sterlin, Titon Passé, Alexis Plésance, Aimé Legros jeune, Bourraine aîné, Edouard Buthler, Pascal Pinchinat, Thermitus Rosier.

Récapitulation générale : Exilés débarqués : 90

—	Tués pendant le siège :	15
—	Morts de maladie pendant le siège	21
—	Restés à Miragoâne	12
—	Evacués	36
—	En mission	1
—	Désertion	3
—	Grâcié	1
—	Passé à l'ennemi	1
		90

Cabrill pour l'accoutrement — marchant pieds nus et toujours vêtu d'un pantalon trop large et d'une grande jaquette de drap usé dans laquelle il disparaissait presque.

Son acte méritoire d'être de cœur lui valut l'estime de la population — et jusqu'à sa mort, survenue vers 1891, Thiocoly demeura l'enfant gâté de Miragoâne...

Dans les derniers jours du mois de Janvier, une patrouille arrêta dans les environs de Saint-Michel, un vieillard qui paraissait suspect.

C'était Romulus.

On l'amena en ville où il fut interrogé. Après son interrogatoire, ordre fut donné à un détachement de le conduire à la Croix des Martyrs.

Il y marcha crânement, le feutre sur l'oreille.

Arrivé à destination, Romulus fut placé à quatre pas du peloton d'exécution qui, sur un signe de l'officier principal, le coucha en joue.

L'ancien commissaire fit mentalement une courte prière, recommandant son âme à Dieu.

Puis soulevant son chapeau, il s'écria d'une voix terrible :

— A bas le Tyran !

— Feu ! ordonna le commandant du peloton d'exécution

Une décharge formidable retentit et le malheureux, meurtri par les balles et tout ensanglanté, s'affaissa à genoux, une main appuyée contre terre.

D'une voix rauque, il eut la force d'exhaler :

— Vive la liberté !

Un soldat s'avança et lui colla la gueule de sa carabine contre l'oreille :

- Non... non... au cœur ! fit-il en lançant un regard impérieux à l'exécuteur.